

# HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

## HUITIÈME ARTICLE.

### RÈGNE DE LOUIS XIV.

Le grand siècle de Louis XIV (1643-1715) vit des transformations nombreuses, des modes étranges, un faste inouï, qui résista à vingt-cinq ordonnances successives ; car, de même qu'aux époques antérieures, la défense et l'exemple émanaient du pouvoir royal. D'après les *Mémoires* de Dangeau, « Louis XIV était vêtu de couleur plus ou moins foncée, avec une légère broderie ou un simple bouton d'or ; toujours une veste de drap ou de satin, rouge, bleue ou verte, fort brodée. Il ne porta jamais de bagues, ni de pierreries qu'à ses boucles de souliers et de jarrettières. Son chapeau était toujours bordé de point d'Espagne, avec un plumet blanc. Il était le seul de la maison royale et des princes qui portât l'ordre du Saint-Esprit dessous l'habit, excepté les jours de mariage et de grande fête, où il portait l'ordre par-dessus, avec des pierreries pour huit ou neuf millions. Quand il ramena Marié-Thérèse à Paris, le 26 août 1660, il avait un habit en broderie d'argent. L'or, les perles, les pierreries chargeaient si fort la robe de la reine, qu'on en pouvait à peine remarquer l'étoffe. A la réception de l'ambassadeur de Perse à Versailles, le mardi, 19 février 1715, le roi prit un habit d'étoffe or et moire, brodé de douze millions cinq cent mille livres de diamants, et si pesant, qu'il fut obligé de le quitter dans l'après-dîner. Le duc d'Orléans avait un habit de velours bleu brodé de diamants et de perles. » La même année, par édit du lundi, 22 avril, Louis XIV défendit aux officiers de mettre des galons d'or à leurs uniformes.

On portait encore, au commencement du grand siècle, des *canons*, des *nœuds* d'épaule, des *galants* ou rubans, et tous les enjolivements compris sous le nom de *petite oie*. Scarron fait dire à son héros Jodelet, dans une comédie jouée en 1645 :

Un plisseur de *canons*, un de ces fainéants  
Qui passent tout un jour à nouer des *galants*.

Le Gros-Réné, du *Dépit amoureux*, pièce jouée à Paris au mois de décembre 1658, dit à Marinette :

Ton beau galant de neige avec ta nonpareille ;  
Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

Dans les *Précieuses ridicules*, qui sont de l'année suivante, Mascarille demande à Cathos : « Que vous semble de ma petite oie ? La trouvez-vous congruante à l'habit ? Le ruban en est-il bien choisi ? » Madelon, sœur de Cathos, s'écrie : « Furieusement bien ! c'est *perdrigeon* tout pur. » *Perdrigeon* serait, à en croire les commentateurs de Molière, une couleur empruntée à une prune de ce nom, violette ou blanche ; mais la vérité est que ce *Perdrigeon*, qu'on a voulu faire passer pour une prune, était un homme, un riche et célèbre marchand de *petites oies*. Dans une fable de Lenoble, *le Singe qui s'habille en cavalier*, maître Bertrand pare son épée

D'une dragonne d'or par *Perdrigeon* vendue.

Les barbes en pointe, qu'on enfermait la nuit dans des sacs, disparurent insensiblement. On en voyait encore quelques-unes en 1648. « Aux funérailles de Voiture, dit le poète Sarrazin, trente petits Cupidons tenaient, l'un la *bigotère*, l'autre le miroir, l'autre les pincettes, et enfin les



autres le peigne d'écaille de tortue, les boîtes de poudre, les pommades, les essences, les huiles, les savonnets, et le reste des armes qui avaient servi aux conquêtes du grand Voiture. » La manie des barbes fut remplacée par celle des perruques : il y en eut à la française, en bichon, à calotte, à la moutonne, à l'espagnole, à deux faces, à la brigadière. — Le nommé Binette inventa la grande perruque infolio, et il aurait volontiers, disait-il, dépouillé les têtes de tous les Français pour couvrir dignement celle de leur monarque. Le cavalier Bernin, faisant le buste de Louis XIV, disposa sur le front du roi les boucles qui en cachaient une partie, en disant : « Votre Majesté peut se montrer à tout le monde. » Cet incident mit à la mode les frises à la Bernin. Le barbier de Louis XIV partageait avec les plus hauts personnages de la cour l'honneur d'assister au petit-lever, et il présentait au roi cinq ou six perruques, entre lesquelles Sa Majesté faisait un choix. Pour suffire à la consommation, on dut créer, par édits de 1656 et 1673, quarante charges de perruquiers suivant la cour, et organiser à Paris une communauté de deux cents perruquiers. Il y eut des perruques du prix de mille écus. On avait commencé, dès le règne de Henri IV, à répandre sur les cheveux une poudre parfumée, qu'on appelait griserie. Sous Louis XIV, on sema dessus un mélange de mousse de chêne et de farine de fèves, qualifié, on ne sait pourquoi, de poudre de Chypre. Boursault, dans ses *Portraits critiques*, parle « d'une perruque toute blanche de poudre, et terminée succinctement par un nœud accourci. » Dancourt, dans sa comédie de *l'Été des Coquettes*, jouée le 12 juillet 1690, met en scène un abbé poudré. Angélique lui dit : « Éloignez-vous de moi, monsieur l'abbé, vous avez des odeurs. — Ce n'est que de la poudre de Chypre, madame. »

Les perruques trouvèrent d'ardents con-

tradictes parmi les théologiens; ils argumentèrent en citant le chapitre XI de la première Épître aux Corinthiens. Claude de Saumaise soutint la cause des perruques dans un ouvrage de sept cent cinquante pages in-octavo. Les cheveux postiches furent longtemps interdits aux ecclésiastiques. En 1685, un chanoine de Beauvais, qu'on empêchait de célébrer l'office parce qu'il portait une perruque, la déposa entre les mains de deux notaires, qui rédigèrent sur-le-champ une protestation motivée. En 1689, plusieurs oratoriens furent renvoyés de leur ordre pour crime de perruque.

L'état du costume masculin, en 1661, est précisé par ces vers de l'*Ecole des Maris* :

Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,  
De vos jeunes muguets m'inspirer les manières,  
M'obliger à porter de ces petits chapeaux  
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,  
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure  
Des visages humains offusque la figure?

De ces petits pourpoints sous les bras se perdant,  
Et de ces grands collets sur l'estomac pendants?  
De ces manches qu'à table on voit tâter les saucés,  
Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses,  
De ces souliers mignons de rubans revêtus,  
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus,  
Et de ces grands canons, où comme en des en-

[traves

On met tous les matins les deux jambes esclaves?

L'habit qu'on nommait *justaucorps*, lorsqu'il était étroit, avait des parements aux manches et des pattes sur le côté; il était de drap d'Elbeuf, de Lodève ou des Andelys, enrichi de galons, de tresses de soie et d'or, ou d'une bande d'or à la Bourgogne. Les bourgeois le portaient généralement noir, avec un manteau noir sans manches, et des souliers noirs à bouts arrondis. Les courtisans rehaussaient leurs chaussures par des talons rouges. L'ancien pourpoint, qu'on plaçait sous l'habit, prit le nom de veste. La culotte est définie par Furetière, dans son grand *Dictionnaire français*, « une espèce de hauts-de-chausses court et serré, où l'on attache quelquefois des bas, des canons, des ringraves. » Ce



dernier ajustement était un énorme haut-de-chausses attaché sur le genou avec des rubans, et introduit en France par le *Rheingraff* (1), gouverneur de Maestricht. « J'ai chez moi un garçon, qui, pour monter une *ringrave*, est le plus grand génie du monde, » dit le tailleur du *Bourgeois gentilhomme*, comédie jouée à Chambord, le 14 octobre 1670. La *Désolation des joueuses*, autre pièce donnée au théâtre par Dancourt, en 1687, nous révèle que les chevaliers d'industrie cachaient sous leurs *ringraves* des cartes apprêtées. Les *brandebourgs* furent aussi une importation germanique, due à l'électeur de Brandebourg, qui vint en Alsace, en 1674. La grosse casaque descendait jusqu'à mi-jambes; elle avait des manches beaucoup plus longues que les bras, et des garnitures de boutons en olives, unis par des cordonnets.

Le costume des femmes, au commencement du règne de Louis XIV, est riche, élégant et gracieux. Les cheveux diaprés de bouquets tombent en *tire-bouchons*, qui accompagnent heureusement la figure. Il n'y a point trop de *crevés* et de *bouffantes* aux manches, qui sont généralement courtes et laissent l'avant-bras nu. La couleur de la robe ouverte contraste harmonieusement avec celle de la jupe. Mais la toilette féminine ne tarde pas à s'alourdir : les coiffures s'élèvent; les étoffes deviennent pesantes et chamarrées; les robes à queue s'allongent; on ajoute aux souliers des talons hauts de trois pouces; les revers de la robe de dessus sont retenus des deux côtés par de gros nœuds de rubans.

La huitième édition du *Traité de la civilité*, publiée à Paris, en 1695, nous apprend que le masque n'était pas encore délaissé. « A l'égard des dames, il est bon de savoir qu'outre la révérence qu'elles font pour saluer, il y a le masque, les

coiffes et la robe, avec quoi elles peuvent témoigner leur respect; car c'est incivilité aux dames d'entrer dans la chambre d'une personne à qui elles doivent du respect, la robe troussée, le masque au visage, et les coiffes sur la tête, si ce n'est une coiffe claire. C'est incivilité aussi d'avoir son masque sur le visage en un endroit où se trouve une personne d'éminente qualité, et où on en peut être aperçu, si ce n'est que l'on fût en carrosse avec elle. C'en est une autre d'avoir le masque au visage en saluant quelqu'un, si ce n'était de loin; encore l'ôte-t-on pour les personnes royales. »

Plusieurs modes célèbres datent du règne de Louis XIV. Ce fut vers 1656 que l'on commença à peindre les éventails avec soin, à les monter sur de légères baguettes de bois, de nacre, d'or, d'ivoire ou d'acier.

Quelques dames demandèrent à Christine de Suède, qui se trouvait alors à la cour, si elles devaient adopter la mode d'avoir des éventails été comme hiver, et la reine, femme d'une rude franchise, toujours disposée à sacrifier les convenances aux bons mots, répliqua grossièrement : « Je ne crois pas; vous êtes assez éventées comme cela. »

En épousant Monsieur, frère unique de Louis XIV, Charlotte-Élisabeth, fille de l'électeur palatin, apporta en France la mode des *palatines* (1671). Les *mouches* de taffetas noir se propagèrent vers le même temps. Le portrait de Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, fiancée au Dauphin, en 1680, la représente avec trois *mouches*, l'une au front.

Les manches *amadis*, serrées et boutonnées jusqu'au poignet, se montrèrent pour la première fois, en 1684, dans l'opéra d'*Amadis des Gaules*, dont le cavalier Bernin avait dessiné les costumes. Les fichus parurent en 1692, sous la dénomination de *steenkerkes*. Une armée

(1) Titre allemand, qui signifie *comte du Rhin*.



française, commandée par le duc de Luxembourg, campait à Steenkerke, en Belgique, lorsqu'elle fut surprise par les troupes anglo-hollandaises du roi Guillaume. Les officiers français, en s'habillant à la hâte pour repousser l'ennemi, passèrent négligemment leurs cravates, et, de retour à Paris après la victoire, ils continuèrent à les porter à la *steenkerke*. Les dames appelèrent *steenkerkes*, des pointes de soie garnies de dentelles, de franges d'or, et de filets d'or ou d'argent.

Les *fontanges* régnèrent de 1680 à 1701. Pendant une partie de chasse, la duchesse de Fontanges s'apercevant que le vent avait dérangé ses cheveux, les rattacha avec sa jarrettière, en plaçant le nœud par devant. Les femmes accueillirent cette nouvelle coiffure, présent du hasard, et vingt ans après, on les voyait encore, comme l'a dit Boileau,

Sous leur fontange altière asservir leurs maris.

Seulement, le ruban primitif avait singulièrement foisonné. Les *fontanges*, d'après la définition qu'en donne l'historien Saint-Simon « étaient un bâtiment de fil d'archal, de rubans, de cheveux et de toutes sortes d'affiquets, de deux pieds de haut, qui mettent le visage des femmes au milieu du corps. Pour peu qu'elles remuassent, le bâtiment tremblait et menaçait ruine. » Des morceaux de toile roulés en *tuyaux* d'orgue étaient, comme les colonnes de cet édifice, d'ordre composite, dont l'ensemble s'appelait une *commode*, et dont chaque pièce essentielle avait un nom particulier. Dans la comédie de *Attendez-moi sous l'orme*, jouée le 17 mars 1694, le valet Pasquin apporte à Agathe un livre intitulé *Les Éléments de la toilette*, ou *Le Système harmonique de la coiffure d'une femme*. Il y lit la table des principales pièces qui entrent dans la composition d'une *commode* : la *duchesse*, le *solitaire*, la *fontange*, le *chou*, le *tête-à-tête*, la *culbute*, le *mousquetaire*, le *crois-*

*sant*, le *firmament*, le *dixième ciel*, la *palissade* et la *souris*. « La *souris*, ajoute Pasquin, est un petit nœud de nonpareille, qui se place dans le *bois*; notez qu'on appelle *petit bois* un paquet de cheveux hérissés, qui garnissent le pied de la *futaie bouclée*. »

Louis XIV se prononça contre les *fontanges*. Suivant les *Mémoires* de Dangeau, « le roi, à qui déplaisaient les grandes coiffures que l'on avait depuis quelques années, le témoigna le 23 septembre 1699. Les princesses et toutes les dames de la cour les changèrent, et la reine d'Angleterre voulut donner l'exemple aux dames plus âgées, en abaissant fort sa coiffure. » La comtesse de Shaftesbury, femme d'Antoine Ashley Cooper de Shaftesbury, ambassadeur du roi Guillaume, se dévoua à la transformation des têtes, et elle réussit. « Les pyramides, dit Saint-Simon, tombèrent avec une rapidité surprenante, et, le même jour, de l'extrémité du haut, les femmes se jetèrent dans l'extrémité du bas. » Nous avons pour témoignage de cette révolution soudaine, les vers que l'abbé de Chaulieu écrivait en 1701 :

Paris cède à la mode et change ses parures;  
Le peuple imitateur, ce singe de la cour,

A commencé depuis ce jour  
D'humilier enfin l'orgueil de ses coiffures.

Mainte courte beauté s'en plaint, gronde, tempête,  
Et pour se rallonger consultant les destins,  
Apprend d'eux qu'on retrouve, en haussant ses  
[patins,  
La taille que l'on perd en abaissant sa tête.

L'*Andrienne*, du poète latin Térence, traduite par Baron, ayant été représentée le vendredi 6 novembre 1703, l'actrice qui remplissait le principal rôle se montra vêtue d'une robe longue, ouverte et abattue. La mode accepta ce déshabillé, et les *andriennes* furent substituées aux robes retroussées.

ÉMILE DE LA BEDOLLIÈRE.



## REVUE LITTÉRAIRE.

*Le Génie de la langue française*, ou Dictionnaire du langage choisi, 1 vol. grand in-8°, de 880 pages; prix 15 fr.; à la librairie de M<sup>me</sup> Émélie Desrez, rue Fontaine-Molière, 37.

Cet ouvrage est incontestablement un des plus utiles et des plus complets qui aient paru depuis longtemps sur la langue française. Le savant et spirituel Charles Nodier, de si regrettable mémoire, n'eût pas manqué, s'il eût été publié de son vivant, de saluer son apparition avec son enthousiasme de philologue et d'homme de goût. Car ce livre réalise une de ses pensées chéries et qu'il regrettait de ne pouvoir mettre à exécution : de déposer dans un livre, conçu avec méthode et d'une forme élémentaire, tous les trésors de notre langage; d'y encadrer toutes les locutions choisies, toutes les formules élégantes, toutes les phrases poétiques mises en usage par nos grands écrivains. C'est un dictionnaire non de mots, mais de style. Il est le complément naturel et indispensable des vocabulaires et lexiques qui ne donnent qu'une aride nomenclature de mots avec leur définition et leurs acceptions diverses. Dans le *Génie de la langue française*, on trouve leur place dans une phrase, dans une période; les différentes tournures avec lesquelles ils peuvent se combiner; les concordances auxquelles ils peuvent s'adapter harmonieusement.

En entreprenant ce vaste travail, qui lui a coûté plusieurs années de veilles et de recherches, M. Goyer Linguet a eu un but éminemment philosophique. Il a eu principalement en vue d'ouvrir en quelque sorte le sanctuaire de notre langue au profane, de lui révéler ses inépuisables beau-

tés, de familiariser les classes peu lettrées avec le langage noble, élevé, qu'elles admirent dans la lecture de nos chefs-d'œuvre et dans la bouche des gens du monde.

Le langage influe plus qu'on ne pense sur les mœurs; l'homme qui s'énonce bien et qui écrit purement sa langue sera toujours plus apprécié dans la société que celui qui n'emploie que des termes bas et vulgaires; le premier prévendra toujours en sa faveur; il est rare que le second ait le sentiment de sa dignité personnelle. Sans tomber dans les écarts du purisme et de la pédanterie, il est de rigueur aujourd'hui que l'on sache exprimer oralement et par écrit ses pensées d'une manière correcte et élégante, si on tient à bien faire juger de soi-même.

Cet ouvrage, qui renferme dans un volume la matière de plusieurs, est comme le résumé poétique de notre littérature ancienne et moderne. Écrivains, savants, artistes, industriels, gens du monde et du peuple, chacun dans sa spécialité, dans sa condition, y trouvera des formes variées et précieuses du bien dire. Il pourra se convaincre combien est faux ce jugement de quelques médiocrités qui se plaignent de l'indigence de notre langue, tandis qu'aucune n'est plus variée, n'est plus claire, n'est plus propre à s'assimiler la substance des autres. Quand Froissard écrivait ses naïves pérégrinations, les paroles lui manquaient-elles? Montaigne, dans la solitude de sa bibliothèque, se lamentait-il de la disette de la langue? N'y avait-il pas assez de nuances pour La Bruyère?

Trêve donc à cette accusation banale d'indigence proférée contre l'idiome dont nous devrions être fiers. Les langues font



des acquisitions et font des pertes. De grands génies paraissent, et on dit que l'idiome dont ils se sont servis est immuable. Ils meurent, une nouvelle moisson de paroles inconnues et de tournures inusitées fleurit et verdoie sur leur tombe. S'il ne fallait accepter qu'une seule époque, Sénèque et Tacite seraient des écrivains barbares.

Grâce à Dieu, nous n'en sommes point

arrivés là. Jamais époque n'a été plus féconde que la nôtre en écrivains qui soutiennent dignement les glorieuses traditions de leurs devanciers des dix-septième et dix-huitième siècles. Le *Génie de la langue française* en fournit la preuve éclatante. Il réunit les uns et les autres dans le même Panthéon, et leur tresse à chacun une couronne en reproduisant leurs pensées élégamment formulées. \*\*\*

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### THE PRISONER.

Chained within a dreary wall,  
Sitteth *she* a prisoner lone;  
Struggling in her weary thrall,  
Mingling curse and moan!  
Ever and anon the stars  
Glance within her living tomb,  
And the moonlight through the bars,  
Darts athwart the gloom.

Now a voice of music steals  
On the silence of her cell;  
And again the wind reveals  
Treasures of the dell;  
Yet, within a dreary wall,  
Sitteth *she* a prisoner lone;  
Struggling in her weary thrall,  
Mingling curse and moan.

Through the dull, dull night, her eye  
Looketh on the far off-stars,  
But between it and the sky  
Are the prison-bars:  
And by day, the sun-beams throw  
Splendors through they darkened panes,  
But though they may come and go,  
*She* must wear her chains.

So within a dreary wall,  
Sitteth *she* the prisoner SOUL;  
Struggling in her weary thrall,  
Panting for her gaol:  
Struggling yet too weak to rise:  
Panting yet afraid to go:  
Lured by Love towards the skies,  
Chained by Lust below.

ANDROS,

*A contemporary american poet.*

### LA PRISONNIÈRE.

Enchaînée dans d'horribles murs *elle* est là, seule, et prisonnière; luttant contre son terrible esclavage, mêlant ensemble le gémissement et la malédiction, et pourtant, de temps à autre, les astres éclairent sa tombe vivante, et à travers les barreaux de sa prison, le clair de lune dissipe la sombre obscurité.

Parfois, une voix, un son musical, interrompt le silence de sa prison, et la brise lui apporte les parfums, trésors de la vallée. Cependant dans d'horribles murs *elle* est là, seule, et prisonnière, luttant contre son terrible esclavage, mêlant ensemble le gémissement et la malédiction.

Son œil plongeant au loin cherche dans la sombre nuit le mystère des astres rayonnants, Mais entre son œil et le ciel s'interposent les barreaux de la prison, et si dans le jour les rayons du soleil versent à travers l'étroite fenêtre une splendide lumière, ces rayons ont beau se jouer dans l'espace, *elle* doit, sans relâche, porter sa chaîne.

C'est ainsi qu'enfermée dans de sombres murs, souffre et s'agite l'ÂME prisonnière; elle lutte dans son dur esclavage, elle désire et redoute à la fois s'envoler vers le ciel. L'amour de Dieu l'appelle, mais des affections terrestres l'attachent à ce monde sublunaire.

Mme PAULINE ROLAND.



## LA FIANCÉE DE CONRAD.

---

Enfant unique du baron de Rosembach, la jeune Berthe, à l'âge de seize ans, avait une si merveilleuse beauté, que le bruit s'en était répandu au loin, et que partout dans les contrées que baigne le Rhin s'étendait, de château en château, la réputation de cette fille charmante. De tous côtés les jeunes seigneurs tournaient leurs pensées vers les bois touffus de Rosembach; et chacun d'eux eût voulu respirer le parfum de la rose qui s'épanouissait sous leur ombrage. Mais, confiée encore à la garde d'une gouvernante fidèle, et entourée de femmes qui lui donnaient leurs soins, la belle fille habitait, au manoir de son père, une tour qui lui était particulièrement réservée; nul n'avait le droit d'y pénétrer, excepté les domestiques de la maison; et le père, gardien vigilant de son trésor, n'avait qu'en de rares circonstances permis que les grâces de sa fille bien-aimée parussent aux yeux des étrangers. Plusieurs fois déjà, bien que le seigneur de Rosembach ne fût pas riche (il ne possédait que trois villages, deux châteaux et soixante hommes d'armes), plusieurs fois, dis-je, la main de Berthe avait été demandée, et plus d'un prince puissant l'eût volontiers fait asseoir sur son trône. Mais, à ces demandes, le père avait répondu par des refus constants; car sa fille, disait-il, était trop jeune encore. La vérité est qu'il craignait, par-dessus toute chose, de ne plus voir son enfant, et qu'il ne pouvait se résoudre à en séparer sa vieillesse. C'est pourquoi tandis que de nobles chevaliers s'enflammaient au récit de ses charmes, vivait, dérobée à tous les regards, dans la solitude et le mystère, la damoiselle de Ro-

sembach. Une jeune fille de son âge, Gisèle, sa sœur de lait et sa compagne dès le berceau, empêchait d'ailleurs, par sa douce présence, que l'ennui vînt habiter les hautes murailles de la tourelle où Berthe faisait sa demeure. Elles se livraient ensemble aux mêmes travaux, aux mêmes jeux, passant tour à tour les heures de la journée à cultiver les fleurs qu'elles aimaient, à nourrir des oiseaux qu'elles se plaisaient à apprivoiser, à tirer de suaves accords de la cithare mélodieuse, ou à coudre les blanches robes de lin dont se parait innocemment la simplicité de leur jeunesse. Quelquefois on les eût vues, pareilles à deux colombes charmantes, enlacer leurs bras caressants et gravir, d'une course légère, les frais sentiers de la montagne; tandis que de loin le baron suivait leurs pas, et souriant, fier, charmé, ne pouvait, ravi de tant de grâces, en détacher ses regards.

Le but de ces promenades était ordinairement la grotte d'un vieil ermite du voisinage dont la réputation de piété était grande, et qui, disait-on, avait plus d'une fois, par ses oraisons ferventes, obtenu du ciel des miracles. Les deux jeunes filles, pleines de respect, ne manquaient jamais de lui porter quelque offrande; elles baissaient religieusement les bords jauniss du vieux livre où le saint faisait sa prière, et lui demandaient à genoux de les bénir. C'est ainsi que s'écoulaient, dans la paix la plus profonde, les jours fortunés de ces enfants dont, seule, la tendre amitié remplissait le cœur. Nourries du même lait, bercées sur le même sein, élevées et grandies sous le même toit, s'aimant d'une



tendresse égale, rien ne distinguait la fille obscure de la fille noble, et tout, jusqu'aux caresses du vieux baron, était commun entre Berthe et Gisèle. Leurs vêtements, toujours semblables, n'avaient qu'une seule différence, c'est que, ainsi que toutes les nobles damoiselles, Berthe portait sur sa robe de lin les armoiries de sa famille. Mais souvent, par un tendre caprice, elle voulait changer de robe avec son amie, et se plaisait à admirer sur la poitrine de Gisèle l'écusson glorieux de la maison de Rosembach. Hélas ! cette noble maison n'avait point d'héritier de sa gloire, et des bons chevaliers qui l'avaient tant illustrée jadis, il ne restait plus, à cette heure, qu'un vieillard et une jeune fille.

Mais la renommée de cette enfant si belle était allée jusqu'à la cour de l'empereur ; et, fruit bien-aimé d'une secrète union, Conrad, fils de l'auguste souverain, sentit naître dans son âme un violent désir de contempler cette jeune merveille.

Comment faire cependant pour arriver jusqu'à elle ? et de quelle manière échapper à la surveillance austère du baron ? Conrad prit avec lui Raoul son écuyer, et tous deux montés sur des chevaux agiles, traversèrent, en peu de temps, les pays qui les séparaient de Rosembach. Une bande redoutable de brigands audacieux infestait les bois d'alentour. Son chef se nommait Robert ; il était de race illustre ; mais au lieu de se distinguer par de hauts faits, comme c'eût été son devoir, il exerçait, à main armée, la rapine et le brigandage. D'un château, bâti au sommet des rochers, où il faisait sa demeure, il planait au loin sur la campagne et descendait, hardiment accompagné de ses hommes, pour dévaliser les passants et rançonner les voyageurs. Sans doute une expédition lointaine l'avait entraîné dans d'autres lieux quand passèrent, sans défiance, sous ses tours funestes le fils de l'empereur et son compagnon. Arrivés au but de leur voyage, les deux jeunes hommes s'arrêtèrent, et se

demandèrent mutuellement de quelle manière il serait convenable qu'ils se présentassent au château.

« Si nous n'usons point d'artifice, dit Conrad, l'hospitalité généreuse du seigneur de Rosembach nous sera donnée dans son manoir ; mais la tour que sa fille habite restera close devant nous. Cherchons plutôt quelque déguisement, et tâchons de pénétrer, comme des gens de peu d'importance, au lieu qui fait l'objet de notre désir. » En disant ces mots, ils se trouvaient sur le bord du Rhin ; Conrad vit un pêcheur qui retirait du fleuve ses filets tout chargés de poissons excellents. Une idée lui vint à l'esprit, et, s'approchant de cet homme, il offrit de lui acheter toute sa pêche. L'ayant payé en belle monnaie d'or, il promit de lui en donner encore autant s'il voulait leur prêter à tous deux des habits de pêcheur et garder leurs chevaux jusqu'au soir. Le pêcheur y consentit avec joie. Il les conduisit à sa cabane, où ils se revêtirent de leur déguisement, puis le prince et son écuyer se dirigèrent vers le château de Rosembach, dont les tours, brunies par les ans, leur apparaissaient sur le sommet boisé de la montagne.

Ce ne fut point monté sur un coursier superbe, couvert de riches vêtements, et entouré d'une suite brillante, que le noble fils de l'empereur se présenta aux portes du manoir : le son retentissant du cor n'annonça point sa visite ; et le prince, accompagné de son brave écuyer, entra, sous l'apparence d'un obscur pêcheur, dans les murs qu'habitait la belle jeune fille, objet constant de ses pensées. Raoul, prenant la parole, demanda le chef de la cuisine, et lui offrit le poisson qu'il avait apporté dans un filet. Celui-ci, ayant fait un choix des plus belles pièces, en demanda le prix. Raoul les lui fit très-cher, et pendant qu'ils débattaient ensemble, Conrad cherchait partout des yeux s'il n'apercevrait pas celle que, de si loin, il était venu admirer.



Certes, il fut servi à souhait l'amoureux chevalier, car voici que s'avancent deux filles gracieuses portant de légères corbeilles remplies de menues graines qu'elles répandent, peu à peu, autour d'elles, en appelant de leur plus douce voix. Aussitôt se rassemble de toutes parts une troupe nombreuse de pigeons familiers; ils viennent en voltigeant s'abattre aux pieds des jeunes filles, béquettent le sol à l'entour de leurs pas, les suivent en roucoulant, et semblent vouloir témoigner un sentiment de plaisir par le joyeux battement de leurs ailes. A la vue des deux pêcheurs étrangers, elles s'approchent, curieuses comme des enfants que la moindre chose attire; elles regardent les poissons; et Conrad, enfin satisfait, peut les examiner à loisir. Mais, par un jeu étrange du hasard, ce jour-là justement, étant seules et libres dans leur demeure, elles s'étaient amusées à porter la robe l'une de l'autre; et, de cet échange enfantin, il devait naître une grande erreur dans l'esprit des jeunes hommes. En effet, sur le sein de Gisèle l'œil du prince a reconnu les armes de la maison de Rosembach, et la grâce de celle qui les porte ne dément point les vives louanges données de toute part à la beauté de la jeune baronne. Mais combien plus ravissante encore est la beauté de sa compagne! Conrad en est ébloui; il ne peut détacher d'elle ses regards, et doute que les charmes d'une simple mortelle soient si parfaits.

Ce qu'il admire le plus ce n'est point sa taille élancée, pleine de noblesse et de légèreté; la blancheur éclatante de son teint, nuancé de couleurs délicates; l'incomparable douceur de ses yeux, la grâce piquante de son sourire, ou la richesse de sa magnifique chevelure, qui, pareille à un voile brillant, retombe, autour de son cou flexible, en boucles dorées et soyeuses: non, il n'a point, dans sa pensée, distingué l'un de l'autre tous ces attraits; mais à l'aspect de celle qui les possède tous, il sent son cœur plein de ravissement.

Le chef de la cuisine discutait toujours avec Raoul sur le prix du poisson, et l'écuyer affectait de ne point vouloir céder, afin de rester plus longtemps. Alors les jeunes filles, grondant le serviteur, « Pour-quoi, lui disent-elles, marchander ainsi ces braves gens? Il faut les payer sans avarice, et, pour la peine qu'ils ont prise de venir jusqu'ici, nous allons leur donner à boire un coup de ce léger vin blanc, recueilli sur les bords du fleuve.

Tandis qu'elles allaient à l'office chercher le vin: « Quelle est donc, demanda Conrad, la charmante personne qui accompagne votre jeune maîtresse? — C'est, répondit le serviteur, qui ne se doutait pas de la méprise, c'est Gisèle, la sœur de lait de notre damoiselle, qui, bien qu'elle ne soit qu'une pauvre fille, en a fait jusqu'à présent sa compagne et son amie. » A cet instant elles rentrèrent portant deux larges coupes de bois ciselé où brillait la douce liqueur du raisin. Tremblant qu'elle n'offrît sa coupe à Raoul, Conrad s'approcha de Berthe, et prit des mains de la jeune fille, pour le vider d'un trait, le vase qu'elle avait rempli jusqu'aux bords. Oubliant son rôle de pêcheur, il la remercia par un salut plein de courtoisie, dont elle fut surprise; et ses yeux, où se peignait l'admiration qu'il éprouvait, lui dirent mille choses que sa bouche n'osait exprimer. Troublée, jusqu'au fond du cœur, par ce regard, l'enfant timide abaissa ses paupières; elle rougit, et, sur sa joue vermeille, on eût dit que le printemps en fleur avait effeuillé toutes ses roses. Oh! combien cette rouleur modeste la fit paraître encore plus aimable! et de quels transports le cœur du prince, qui la contemplait, se sentit agité à cette vue! Cependant, n'ayant pas de prétexte pour rester davantage, il fallut s'arracher de ces lieux; mais il emporta, plus cher que tous ses autres souvenirs, celui de la jeune beauté qu'il avait vue cachée dans le manoir solitaire de Rosem-



bach. Et ce fut ainsi que, prise pour l'humble fille de sa nourrice, Berthe, soustraite à tous les regards par la jalouse tendresse de son père, fut aimée du chevalier Conrad, le noble fils de l'empereur.

Le jeune guerrier cheminait silencieux et pensif. « Eh quoi! seigneur, lui dit Raoul, n'êtes-vous point satisfait, et regrettez-vous la peine de notre voyage? Pour moi, je ne pense point que de plus charmantes filles se puissent rencontrer nulle part; et si, comme vous, j'étais un grand prince, je ne voudrais épouser d'autre femme que la gracieuse damoiselle de Rosembach.

— O Raoul! Raoul! combien plus belle encore est sa compagne! s'écria Conrad. Pourquoi suis-je venu? Pourquoi l'ai-je vue? car je ne pourrai jamais la prendre pour épouse. Que dirait ma noble mère si je lui donnais une enfant sans nom pour sa fille? O Raoul! je voudrais être un simple écuyer, comme toi, pour échanger l'anneau nuptial avec Gisèle. »

D'un autre côté, les jeunes filles s'entretenaient de ces deux pêcheurs, si différents de tous ceux qu'elles avaient vus jusqu'alors. « As-tu remarqué, disait Berthe à sa sœur de lait, comme ils avaient bonne mine? Quelque chose de fier se faisait remarquer dans leur maintien; et l'un d'eux surtout avait des manières pleines de courtoisie et de noblesse. — Il est vrai, lui répondait Gisèle, et parmi les chevaliers que nous avons vus quelquefois dans les festins, quand ton père nous a permis d'y paraître, il y en avait de beaux, sans doute; mais que ces jeunes pêcheurs le seraient davantage si, comme eux, ils se montraient revêtus d'armes brillantes et d'habits magnifiques! »

De retour dans son palais, Conrad s'efforça d'éloigner l'image qui remplissait sa pensée; mais il ne put y réussir, et une sombre mélancolie ne tarda point à s'emparer de son esprit. La noble Emmeline, sa tendre mère, ne tarda point à s'en

alarmer; mais en vain le pressa-t-elle de questions, le secret de sa tristesse demeura renfermé dans son cœur; la dame affligée pensa que, peut-être, l'éclat des fêtes et la vue de belles femmes bien parées réjouiraient l'âme du jeune guerrier, elle en rassembla donc un grand nombre, et des plus charmantes, ainsi que beaucoup de chevaliers; et voulut présider, elle-même, les jeux auxquels elle les avait conviés. Mais ni le bruit des armes, ni la joie des festins, ni la vue des femmes séduisantes qui lui prodiguaient leurs sourires, ne rendirent la gaieté au visage languissant de Conrad. Le mal secret dont sa jeunesse était consumée prit tout à coup un caractère plus redoutable; une fièvre ardente se déclara, et, sans force, étendu, dans l'insomnie, sur une couche brûlante, ce jeune homme, naguère si vigoureux et si fier, se vit aux portes du tombeau. Ah! ce fut alors qu'Emmelinde connut tout ce que peut ressentir d'angoisses le cœur d'une mère. Vainement et entourée des médecins les plus habiles, elle ne quittait point la chambre de son fils, et lui présentait elle-même ses breuvages. Hélas! la maladie, comme si elle se fût jouée de tant d'efforts, ne faisait qu'empirer tous les jours. Dans cette extrémité, Raoul, l'ayant prise à part, lui confia leur voyage à Rosembach; l'amour soudain que le prince avait ressenti pour Gisèle; et comment, depuis cette époque, il n'avait point cessé d'être mélancolique et rêveur. Aussitôt Emmeline, appelant ses femmes, commanda qu'on lui apportât de beaux vêtements sur lesquels, après s'en être revêtue, elle étendit, en signe de douleur, un long voile; puis se rendant aux appartements de l'empereur, elle voulut lui parler sur-le-champ. A peine en sa présence elle se mit à genoux; mais il la releva promptement, car elle lui était fort chère, et, la faisant asseoir, il lui demanda avec tendresse des nouvelles de son fils, et le motif de sa visite pressante. « Cher sei-



gneur, lui dit-elle, tout en larmes, je viens implorer de votre amour une grâce sans laquelle, peut-être, notre fils bien-aimé va mourir. — Parlez, madame, répondit aussitôt l'empereur, et si cela dépend de ma volonté, que votre désir s'accomplisse. » Alors la noble mère lui raconta l'amour de Conrad pour une fille obscure, et le supplia de permettre que cette Gisèle devînt la femme de son fils. « Je lui réservais quelque haute alliance, dit l'empereur; mais puisque ses jours sont en danger, ne balançons point. Je vais donner des ordres pour qu'on aille porter à cette jeune fille la nouvelle d'une fortune inespérée; et qu'on l'amène promptement à ma cour. Vous, madame, allez rendre l'espérance à votre cher Conrad, et le gronder doucement de n'avoir pas eu plus de confiance dans notre tendresse. » Emmeline, remplie de joie, voulait baiser les mains de son illustre époux; il l'arrêta, et la pressant sur son cœur : « C'est là, lui dit-il, qu'est toujours votre place. »

L'empereur appela un de ses officiers, le comte d'Halsbourg : « Prenez, lui dit-il, une escorte convenable et partez sur-le-champ pour le château bien connu du seigneur de Rosembach. Vous direz au baron que mon fils Conrad s'est épris d'amour pour Gisèle, la sœur de lait de sa fille, et que je consens à leur mariage. Alors, faisant venir en votre présence cette jeune personne, qui sera bien surprise, vous lui remettrez, au nom du prince, l'anneau que voici, gage de ses fiançailles; et, sans vous arrêter davantage, vous reviendrez en diligence, amenant avec honneur la future épousée. Si le baron et sa fille, qu'on dit si belle, veulent assister aux fêtes des noces, invitez-les de notre part, et donnez-leur l'assurance qu'ils seront ici les bienvenus. Je vais, d'ailleurs, faire préparer de riches cadeaux que je leur destine; emportez-les avec soin, et, dès que vous serez arrivé, empressez-vous de les leur offrir. »

Tandis que le puissant souverain se hâtait ainsi d'accomplir sa promesse, la noble Emmeline, penchée sur la couche de son enfant chéri, lui disait des paroles qui semblaient le ranimer et le rattacher à la vie. Pour la première fois, depuis bien longtemps, le regard du jeune homme brilla d'une douce joie, et le cœur de sa tendre mère en fut inondé d'allégresse. Bientôt le front du malade devint calme, sa respiration plus libre, et le sommeil réparateur visita sa paupière. Emmeline était ravie, et les médecins, orgueilleux d'une cure si admirable, se félicitaient en songeant à la grosse récompense qui ne manquerait pas de leur être donnée.

Exécuteur fidèle des ordres qu'il avait reçus, le seigneur d'Halsbourg, après plusieurs jours de marche, était arrivé, sans mauvaise rencontre, sous les murs de Rosembach. Accompagné d'une vingtaine d'hommes d'armes, et suivi de plusieurs serviteurs, il avait paru, sans doute, à Robert, une proie trop difficile à saisir, car ce chef audacieux n'avait hasardé aucune tentative contre lui. Le baron s'étonna en voyant approcher si nombreuse compagnie, et se demanda s'il y aurait de la prudence à ouvrir cordialement ses portes. Mais le comte s'étant avancé le premier et l'ayant salué au nom de l'empereur, il s'empressa de recevoir toute la troupe avec courtoisie et bonne grâce. Le seigneur d'Halsbourg se hâta de lui apprendre le sujet de son message, et de lui offrir les riches présents du monarque. A ces nouvelles, le vieux seigneur crut faire un rêve; il ne pouvait comprendre où le prince avait pu voir Gisèle; et ce qu'il comprenait encore moins, c'était qu'il l'eût préférée à Berthe. Bien que son orgueil paternel en fût un peu blessé, il éprouva un secret contentement que le choix de Conrad ne fût pas tombé sur sa fille; car il lui aurait été impossible, cette fois, de refuser, et il eût bien fallu obéir à l'empereur.

Ayant d'abord fait servir des rafraichis-



sements à ses hôtes, il envoya chercher les jeunes filles. Elles vinrent, en rougissant, embarrassées de paraître aux regards d'un si grand nombre de guerriers; et quand elles se montrèrent, appuyées au bras l'une de l'autre, un cri d'admiration les salua, ce qui les rendit encore plus rouges et plus confuses. « Avancez, Gisèle, dit le baron; une étonnante fortune vous arrive. Le vaillant prince Conrad, fils de l'empereur, vous a donné sa tendresse; et le noble seigneur que voici vient vous chercher pour un mariage qui remplirait de joie les filles du sang le plus glorieux. »

Interdite, ne pouvant croire qu'un tel discours lui fût sérieusement adressé, l'humble enfant resta muette, les yeux timidement abaissés vers la terre, tandis que Berthe, étonnée et radieuse, la regardait avec joie. Le baron la prit par la main et la présenta au seigneur d'Halsbourg, qui restait incertain, ne pouvant croire que ce fût à une autre qu'à la plus belle que dût s'adresser son message. « C'est bien là Gisèle, la sœur de lait de votre fille? demanda-t-il au vieillard. — C'est elle-même, » dit celui-ci. Alors le brave officier du grand empereur mit au doigt de la jeune fille l'anneau des fiançailles, et lui dit qu'ils partiraient ensemble le lendemain pour aller trouver son époux. Puis le seigneur et la damoiselle de Rosembach furent invités aux fêtes de la noce, suivant l'ordre qu'en avait donné l'empereur. Le baron aurait bien voulu se dispenser d'accepter, mais les instances des deux amies furent si vives qu'il lui devint impossible de prétexter aucune excuse. Seulement, et cela était vrai, il dit qu'ayant des mesures à prendre pour le temps que durerait son absence, il ne pourrait partir que dans quelques jours. « Laisserez-vous ma sœur Berthe venir avec nous à l'avance, monseigneur? » demanda Gisèle. Mais le baron, qui n'aurait confié la garde de sa chère enfant à qui que ce fût au monde, répondit : « Non, je la conduirai moi-même. »

Restées seules, les jeunes filles s'embrasèrent tendrement, car elles étaient bien joyeuses toutes les deux. Berthe, au lieu de porter envie à l'élévation de Gisèle, en paraissait plus satisfaite que si c'eût été pour elle-même; et la fiancée de Conrad disait à sa sœur : « En vérité, j'aurais été bien heureuse, déjà, d'épouser son écuyer, et je voudrais que ce fût toi que le prince eût choisie; » car elles avaient appris, du comte d'Halsbourg, comment les deux jeunes hommes s'étaient déguisés pour arriver jusqu'à elles; seulement elles ne savaient pas encore lequel était Conrad, et Berthe désirait secrètement que ce ne fût point celui dont le regard l'avait tant fait rougir. Le baron les conduisit près de l'ermite, à qui Gisèle voulait dire adieu et lui demander sa bénédiction. Le saint la lui donna, et, les mains élevées sur la tête de cette jeune fille, il lui dit d'un air inspiré : « Gardez-vous de l'orgueil, mon enfant, *toute chair n'est que de l'herbe; et toute sa gloire est comme la fleur des champs.* Quoi de plus incertain que la vie de l'homme? O mon Dieu! aujourd'hui dans la prospérité, demain dans l'infortune, il ne doit mettre son espoir qu'en vous seul, et son bonheur que dans la vertu. — Priez pour moi, mon père, lui répondit Gisèle; quel que soit le destin qui m'attende, je n'oublierai point vos paroles. » Le lendemain il fallut se quitter; mais la séparation ne fut pas douloureuse, on devait se rejoindre bientôt. Pendant tout le voyage Gisèle fut traitée, par le seigneur d'Halsbourg et ses compagnons, avec beaucoup de respect; et partout, ainsi que l'empereur l'avait ordonné, on lui rendit honneur. Ce n'était plus la pauvre fille admise par grâce dans l'intimité d'une noble damoiselle, mais l'heureuse fiancée d'un prince illustre. Ils entrèrent enfin dans la ville où l'empereur tenait sa cour. Gisèle en arrivant fut conduite en la présence du glorieux souverain, qui la reçut favorablement, la nomma sa chère fille, et commanda qu'on fît chercher la noble Em-



melinde. Celle-ci s'empessa d'arriver ; elle baisa sur les deux joues la fiancée de son fils ; puis l'ayant emmenée pour la parler de riches vêtements, elle la laissa aux mains de ses femmes et alla prévenir le jeune prince. Il était pâle et faible encore, mais une vive joie colora son teint de rougeur en apprenant que la bien-aimée de son âme était proche ; il voulut se lever pour courir au-devant d'elle. Sa mère le retint, et, le faisant rasseoir sur les coussins où il se tenait à demi couché : « Restez, lui dit-elle, vos pas sont chancelants ; je vais amener ici votre femme. » Il obéit ; mais avec quelle impatience, au moindre bruit, battait son cœur, et comme il lui tardait de voir apparaître enfin sa fiancée !

Gisèle, de son côté, n'était guère moins émue. Tandis que la mère de Conrad la prend par la main pour la conduire à son futur époux, elle tremble, et se demande quel est celui des jeunes hommes qu'elle va revoir, car ellesent bien que pour l'un d'eux elle éprouve une secrète préférence. Elles ont traversé plusieurs vastes salles, une porte s'ouvre enfin, un homme empressé s'élance à leur rencontre ; les deux fiancés sont face à face... Un faible soupir s'exhale du sein de la jeune fille ; elle baisse les yeux. Conrad a pâli subitement ; ses bras entr'ouverts se referment ; il se détourne, et, sans lui adresser une parole, retombe accablé sur sa couche. « Qu'avez-vous, ô cher fils ? s'écrie Emmeline, et d'où vient ce fâcheux accueil à votre fiancée ? — Cette femme m'est étrangère ! dit-il ; et vous, ma mère, pourquoi m'avez-vous trompé ? Ce n'est pas Berthe, vous le savez bien, mais c'est Gisèle que j'aime. — N'est-ce donc pas Gisèle que voici ? reprend à son tour la noble dame. Conrad, mon fils, levez les yeux, et si nous sommes le jouet d'une imposture, il sera facile de nous venger. » Il regarde encore l'enfant étonnée et tremblante. « Celle-ci est la da-

nais bien ; mais qu'on appelle Raoul ; il l'a vue ainsi que moi et me rendra témoignage. » Mandé aussitôt, l'écuyer appuya les paroles de son maître. Gisèle, tout en larmes des reproches que lui adressait Emmeline, jeta sur Raoul un regard qui semblait dire : Et vous aussi, vous êtes sans pitié pour ma peine ? Alors l'écuyer de Conrad, cherchant un moyen de la défendre, dit que sans doute son père, jaloux d'une si glorieuse alliance, l'avait contrainte à venir, sous un nom emprunté, épouser le fils de l'empereur, à la place de sa compagne. « Cela n'est point vrai ! s'écria-t-elle ; je suis Gisèle ! je n'ai jamais porté d'autre nom. D'ailleurs le baron de Rosembach et sa fille doivent être en route pour venir ; à leur prochaine arrivée on verra bien que je n'ai pas menti. — Comment se fait-il, pourtant, reprit l'écuyer, que vous ne soyez plus celle que vous étiez le jour où nous sommes allés, déguisés en pêcheurs, porter du poisson au château de votre père ? Il me semble encore être à ce moment où vous m'avez gracieusement offert à boire ; vous portiez sur votre robe les armes de votre noble famille, tandis que votre compagne n'en portait pas ; c'est à cette marque que nous vous avons distinguée l'une de l'autre, et vous ne sauriez nier cette circonstance devant moi. — Ah ! je comprends, maintenant, dit Gisèle ; mais la venue de Berthe avec son père va réparer toute l'erreur. » Puis elle expliqua comment un échange de vêtements, entre elle et sa sœur de lait, avait dû, naturellement, donner lieu à cette méprise. « Que le prince, ajouta-t-elle, épouse Berthe s'il l'aime, je n'en serai pas jalouse ; je le désire même au fond du cœur. — Tu vois que ta ruse n'a pas réussi, et tu veux en changer à cette heure, dit Emmeline ; mais n'espère pas t'être jouée de nous impunément ; on va te renfermer dans une étroite prison, et tu n'en sortiras, je l'assure, que justifiée ou punie. » Alors la



dame irritée fit dépouiller de ses beaux habits et conduire dans une tour sombre, où il n'y avait qu'un peu de paille, du pain et de l'eau, la dolente jeune fille qui s'était vue, précédemment, amenée avec tant d'allégresse. Puis, retournant vers l'empereur, elle se plaignit amèrement de l'offense qui leur était faite; traita de mensonges tous les discours de Gisèle; raconta, en pleurant, le chagrin qu'éprouvait son fils; et parvint à enflammer de courroux le cœur de l'auguste monarque. « Calmez-vous, chère Emmeline, lui dit-il; la femme que votre fils désire lui sera donnée; et, fussent le déloyal seigneur de Rosembach et sa fille artificieuse y laisser leur vie, cette affaire, je le jure, sera terminée à votre satisfaction. »

Gisèle espérait chaque jour être rendue à la liberté par l'arrivée du noble baron et de sa fille charmante; mais le temps s'écoula dans une attente vaine; les voyageurs n'arrivèrent point. L'empereur, irrité de plus en plus, envoya de nouveau le seigneur d'Halsbourg à Rosembach, avec une troupe nombreuse de guerriers. « Emparez-vous du vieillard et de la jeune fille, » avait dit le souverain; et ses vaillants officiers s'étaient mis en route, empressés d'obéir. Au bout de trois semaines on vit revenir l'un d'eux; il apportait des nouvelles. « Les ordres de votre majesté souveraine, dit-il à l'empereur, n'ont pu être remplis. En arrivant à Rosembach nous avons trouvé le château au pouvoir d'hommes farouches qui, retranchés derrière ses murailles épaisses, ont refusé de nous en ouvrir les portes. Il a fallu en faire le siège; plusieurs des nôtres y ont péri, et, bien que ses rudes défenseurs fussent en petit nombre, ce n'est que sur le corps du dernier d'entre eux que nous avons pu pénétrer dans son enceinte. Le brave comte d'Halsbourg y commande à l'heure présente; et c'est lui qui m'a envoyé rendre compte à votre majesté de cet événement, et lui dire que, du baron et de la jeune fille, on n'a découvert

nulle trace, ni pu obtenir aucunes nouvelles.

— Il connaît que sa tromperie a mérité un châiment, dit Emmeline, qui était présente, et pour l'éviter, il a eu recours à la fuite. Mais quel sera le désespoir de mon fils en apprenant que celle qu'il aime plus que sa vie a disparu? O malheureuse mère! mon Conrad mourra, j'en suis certaine, et la déloyauté de ce vieillard aura causé ma douleur; mais j'ai votre parole auguste, seigneur, et, à défaut du sien, le sang de sa fille payera du moins mes larmes. — Je vous l'abandonne, dit l'empereur; elle est votre prisonnière, disposez de son destin. »

Rendue barbare par l'excès de son amour maternel, Emmeline, qui brûle de se venger, ordonne aussitôt le trépas de l'innocente Gisèle, qu'a déjà pâlie un long séjour dans la prison. C'est en vain que, suppliant qu'on la laisse vivre encore, elle éclate en gémissements et en sanglots; deux heures seulement lui sont données pour se préparer à mourir.

Au désespoir de ne pouvoir la sauver, Raoul, qui l'aime, sent son cœur déchiré de mille angoisses; il lui est impossible de se tenir en place; il étouffe dans les appartements, et sort pour aller, comme une âme en peine, errer aux alentours du palais.

Appuyé sur un bâton nouveau, couvert de vêtements en lambeaux, un homme de haute taille, âgé, pâle, maigre, et ne marchant qu'avec peine, demande à parler à l'empereur; mais les gardes le repoussent durement, et lui disent d'aller plus loin porter le spectacle de sa misère. En voyant Raoul il l'implore. « Jeune homme, lui dit-il, par grâce! faites-moi pénétrer dans ce palais; il faut que je parvienne jusqu'à l'empereur. Je suis le baron de Rosembach. » A ce nom l'écuyer pousse un cri de surprise; il s'empresse d'offrir son bras au vieillard, le conduit dans une des salles intérieures, fait avertir le souverain; et court prévenir Emmeline, afin d'éviter peut-être un ir-



réparable malheur. Celle-ci revient auprès de son époux, et l'infortuné seigneur de Rosembach paraît en leur présence. Il met un genou en terre devant le monarque; puis, d'une voix suppliante: « Que Votre Majesté me pardonne, dit-il, de me présenter devant elle dans un semblable état; je suis le plus malheureux des hommes, des brigands m'ont tout ravi, et mon trésor le plus précieux, ma fille bien-aimée est entre leurs mains.

— Expliquez-vous, répond l'empereur.

— Hélas! le récit de ma détresse ne sera pas long. Quelques jours après le départ de Gisèle, je suis parti avec ma Berthe chérie pour venir, selon l'invitation honorable de Votre Majesté, assister aux noces de son vaillant fils. Plusieurs serviteurs nous accompagnaient, et dans la crainte du farouche Robert, ce chef de brigands, qui fait trembler nos contrées, nous avions pris le chemin le plus éloigné de son repaire dangereux. Mais à quoi servent les précautions de la prudence? Au milieu d'une forêt, nous avons rencontré ces hardis malfaiteurs; ils nous ont attaqués. Tous mes braves serviteurs sont tombés sous leurs coups; moi-même, couvert de blessures, ils m'ont laissé pour mort sur la place, et ma fille, évanouie de douleur, est devenue leur proie. J'aurais sans doute achevé d'expirer dans ce lieu funeste, si, conduit par le Ciel, un pauvre bûcheron n'était venu à passer. Cet homme charitable m'a emporté dans sa cabane, il m'a donné des soins, et je lui dois la vie. Je l'envoyai à mon château prévenir mes hommes que j'y avais laissés; aucun d'eux ne s'y trouvait plus: ils ont été tués, sans doute; les affreux bandits s'étaient emparés de ma demeure. Dès que j'ai pu marcher, je me suis mis en route pour venir aux pieds de Votre Majesté lui raconter mon infortune. Oh! je l'espère, vous en aurez pitié. Vous ne laisserez point ma Berthe, la dernière d'un nom jadis glorieux, au pouvoir de ces barbares. Vous avez de

nombreux soldats, vous me rendrez mon enfant, vous délivrerez ma fille si belle, ma tendre colombe tombée, pleine d'effroi, aux serres d'un cruel vautour!

— Je le jure! s'écria l'empereur.

— Il faut se hâter, dit Emmeline, car tous deux ne doutaient plus. L'aspect du noble vieillard, ses larmes, ses blessures, sa douleur profonde attestaient la vérité de son discours.

Oh! que promptement s'ouvrirent les portes du cachot de Gisèle! et que la noble dame lui témoigna de regrets de l'avoir si cruellement traitée! Mais l'enfant, se rappelant les paroles de l'ermite, rendait grâce au Seigneur, et disait à Emmeline: « Oublions ce qui est passé; il ne faut plus songer qu'à retrouver la véritable fiancée de votre fils, ma Berthe, ma sœur chérie. »

En apprenant le destin de celle qu'il aime, Conrad se lève plein d'énergie: « Jamais, dit-il, son bras n'a soulevé le glaive avec plus de légèreté, et sa mâle jeunesse ne s'est sentie plus vigoureuse et plus forte. Vainement sa mère, tremblante, essaye de le retenir. Suivi de son fidèle Raoul, et accompagné du baron, qui, malgré sa faiblesse, veut prendre place au premier rang, il part à la tête de cavaliers nombreux pour aller délivrer sa fiancée. La route se fait rapidement, et bientôt ils se trouvent sous les hautes murailles de Robert. Les bandits s'étonnent de voir tant de guerriers entourer la montagne; eux qui ont si longtemps inspiré la terreur, c'est à leur tour de trembler. Conrad s'avance fièrement; il somme Robert de rendre à l'instant sa prisonnière, de faire désarmer ses hommes, et d'ouvrir aux envoyés du souverain les portes de sa demeure. Le chef refuse: « Ce que tu demandes, dit-il, est impossible; menaces ni rançon ne sauraient l'obtenir. — Eh bien, tu vas être châtié de tes crimes, détestable brigand! dit le prince d'une voix tonnante. A moi, mes braves! et ne faisons point de quartier. »



L'attaque commence. Un arbre est abattu ; balancé entre les bras d'hommes robustes, il frappe à coups redoublés les vieilles tours ; des pierres ébranlées s'en détachent, d'autres les suivent ; une brèche est ouverte, les assaillants s'y précipitent. Alors s'engage un combat furieux, où plusieurs des bons guerriers de Conrad perdirent la vie. Mais le nombre finit par l'emporter, et les brigands furent vaincus. Robert lui-même, leur chef terrible, percé par l'épée victorieuse de Conrad, a mordu la poussière, et son corps gigantesque, lancé du sommet des murs, va, couvert encore de ses armes pesantes, rouler jusque dans la vallée : « Victoire ! victoire ! Que les bords du fleuve et les chemins de la montagne soient librement parcourus désormais ; tous les voleurs et les assassins qui les infestaient ont péri. Grâce au vaillant fils de l'empereur, il n'en reste pas un, pas un seul. »

C'est ainsi que retentissent, pleins de joie, les chants des guerriers ; tandis que le jeune prince et le noble seigneur parcourent en tous sens le château dévasté, appelant Berthe à grands cris. Personne ne répond à leur voix. Ils tremblent, et, s'interrogeant du regard, n'osent échanger leur pensée. Cependant, d'un accent désespéré, ils font retentir encore ce nom si cher, et, comme des entrailles de la terre, un faible gémissement semble monter jusqu'à eux. Ils courent, ils descendent... au fond d'un affreux souterrain languissait, enchaînée, la jeune fille. Oh ! comment dire, en la retrouvant, la joie immense et profonde de son père ? Il la presse contre son sein, mais sans pouvoir parler ; ses forces défaillent ; il est obligé de chercher un appui ; ses joues vénérables sont inondées de larmes. Non moins ému, Conrad, silencieux, les contemple, et, plein d'impatience, il attend, le jeune guerrier, n'osant se présenter lui-même. « Viens, mon fils, » lui dit le vieillard d'une voix tremblante encore d'émotion, et lui tendant la

main. Conrad la saisit, tombe à genoux. Le baron prend la main de sa fille, et, l'unissant à celle du prince : « Je te la donne, lui dit-il, puisque tu l'as sauvée. »

Ce moment délicieux fut suivi par d'autres, bien doux encore, quand, délivrée de la chaîne pesante qui la retenait captive, la jeune fille, assise entre son fiancé et son père, leur fit, heureuse et souriante à présent, le récit de ses malheurs. Berthe leur dit comment Robert, ce chef redouté, s'était épris d'elle, et voulait la forcer à devenir sa femme ; mais que, pleine d'horreur, elle l'avait refusé, menaçant de se tuer s'il usait de violence envers elle. C'est alors qu'on l'avait mise dans un cachot, espérant triompher ainsi de sa résistance : « Mais j'étais décidée à y mourir, dit-elle, plutôt que de consentir à une telle lâcheté. »

Après s'être bien reposés des fatigues de la route et de celles du combat, hommes et chevaux se mirent en marche pour le retour. Quelques-uns seulement furent laissés par Conrad afin de garder le château ; deux autres, envoyés à Rosembach, eurent mission de faire connaître au comte d'Halsbourg ce qui s'était passé. Tout le reste accompagna joyeusement le prince et servit de cortège aux fiancés. Qu'il était fier, le noble Conrad, en ramenant sa bien-aimée ! Mais aussi qu'elle était belle, la jeune fille du seigneur de Rosembach ! et quels tendres regards ses yeux, pleins de reconnaissance, levaient tour à tour sur son père et sur son époux !

L'empereur, en la voyant, demeura muet d'admiration, et jamais, dit-on, aucune femme n'en fut accueillie avec tant d'honneur. La fière Emmeline elle-même, malgré sa joie, en éprouva une secrète jalousie ; mais quand la douce enfant, agenouillée devant elle, en fille soumise, lui demanda de la bénir et de l'aimer comme une tendre mère, ses bras s'ouvrirent, et, charmée, la noble dame la serra vivement sur son cœur.

Deux jours après, au milieu des pompes les plus splendides, un double mariage fut



célébré en présence de la cour brillante de l'empereur, et aux applaudissements de la foule. Ils éclatèrent surtout quand, avec son mâle visage sillonné de rides et de blessures, et son front vénérable couvert de cheveux blanchis par les années, le baron de Rosembach s'avança radieux, conduisant deux fiancées à l'autel. L'une, merveille incomparable de beauté, qui charmait tous les regards, était sa fille, Berthe, qu'attendait, envié par tous les jeunes hommes, le fils de l'empereur, son illustre

époux. L'autre, modeste et remplie d'une grâce touchante, était Gisèle, qui venait échanger avec Raoul le doux serment de s'aimer toujours. La riche Emmeline voulut doter ce jeune couple d'une somme considérable; et Conrad lui donna le château de Robert, afin que là où s'étaient réfugiés d'affreux scélérats, vint s'abriter la paix d'un amour chaste, et qu'un jour il en sortit, comme d'un nid fécond, une vaillante race de guerriers fidèles.

M<sup>lle</sup> ANTOINETTE QUARRÉ.

---

### LE CERISIER.

---

Lorsque j'étais enfant, qu'un petit coin de terre  
Me servait d'horizon ;

Lorsque je m'enivrais de l'air, de la lumière,  
De la brise, des fleurs, de l'onde, du gazon ;

Lorsque j'aimais, rieuse, à plonger dans le sable  
Mes petits pieds tout nus ;

A suivre un papillon rapide, insaisissable,  
A chanter, des oiseaux, les refrains bien connus ;

J'avais, dans mon jardin, un vieux pan de muraille  
Que le temps ébréçait ,

Y laissant chaque jour une nouvelle entaille ,  
Et sur ce mur poudreux un cerisier montait.

Dans la niche qu'y fit une pierre crevée  
Habitait un moineau ,

Soignant avec amour sa gentille couvée,  
Pour qui le cerisier formait un vert rideau.

Quand les fruits étaient mûrs, toujours d'intelligence ,  
Et l'enfant et l'oiseau ,

A ses rameaux chargés venaient sans défiance  
Dérober à l'envi le plus brillant joyau ;

Et ce plumage brun, et cette blonde tête  
Au soleil rayonnaient !...



La joie était si vraie, et si pure la fête,  
Qu'en voyant ce bonheur les anges souriaient...

Oh ! que ce souvenir semble rempli de grâce !  
Qu'il me revient touchant !

Non, jamais ici-bas rien n'efface la trace  
Que conserve l'esprit de nos plaisirs d'enfant.

Eh ! quel être n'a point empreint dans sa mémoire  
Un nid d'oiseaux, un cerisier,  
De ces temps où le cœur ne sait qu'aimer et croire,  
Comme la voix ne sait que bénir et prier !

M<sup>lle</sup> LOUISA STAPPAERTS.

(*Les Pâquerettes, impressions de nature.*)

---

## REVUE DES THÉÂTRES.

---

*Le Fantôme*, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Bayard et Sauvage.

*La scène se passe en 1799, dans un vieux château près du Rhin.*

Une chambre ornée de meubles gothiques. — Au fond, un portrait en pied caché par un rideau ; au bas, un sofa. — A droite, une fenêtre ; à gauche, une cheminée à grand manteau. — Deux portes en face l'une de l'autre.

Les deux frères Grunhausen ont suivi des chemins différents. L'ainé s'est mis à la tête d'une manufacture considérable, il a un fils, Henry, et une nièce nommée Lucie, orpheline sans fortune.

Le plus jeune, ayant acheté des titres de noblesse, a pris le nom de Neuvilleur. Il a une fille, Charlotte, et les deux frères ont formé le projet de marier ensemble leurs enfants.

La révolution française est arrivée. M. de Neuvilleur a émigré en Allemagne, il y est tombé malade, et sa fille, accompa-

gnée de sa vieille gouvernante, émigréait à son tour pour le soigner ; mais il était mort lorsqu'elle-même a péri en passant le Rhin, ce qui fait que ses biens, à elle, ceux de sa mère, n'ont pas été confisqués, et comme la part qui lui appartenait dans la manufacture de son oncle, elle l'a donnée à Lucie par testament, l'orpheline va épouser le lendemain son cousin Henry.

Le vieux château dans lequel se passe la scène appartenait à M. de Neuvilleur ; son frère l'habite avec sa famille et craint à chaque instant que la nation ne vienne s'en emparer.

Une nuit, deux personnes s'introduisirent dans ce château ; M. Grunhausen, son fils et les domestiques ne s'en aperçurent pas ; mais le surlendemain l'oncle reprochait à Lucie d'avoir fait disparaître des plats qu'il avait remarqués la veille sur sa table.

Un étranger arrive à cheval. Lucie semblait attendre cette visite. Il se nomme



César Roland, c'est un gros jeune homme rieur, qui ne manque pas d'intelligence. En apprenant qu'il est dans le château de Neuville, ce nom lui rappelle un douloureux souvenir. « J'étais, dit-il à Lucie, avec quelques amis à faire, après dîner, une promenade en bateau, sur le Rhin, lorsque j'entends les cris de deux femmes qui appelaient au secours. Je me lève, je regarde, je vois une barque s'enfoncer... alors je me précipite dans les flots (je nage comme un poisson), et j'ai bientôt rejoint les deux pauvres femmes emportées par le courant. J'en attrape une dont la tête surnageait encore; celle-là était une jeune et belle fille pâle... Elle m'échappe, je plonge, je la reprends dans mes bras, et j'allais la sauver... quand je sens comme une anguille qui se roulait autour de mes jambes... c'était l'autre femme. J'avais beau lui crier : Laissez-moi ! je vais revenir vous chercher... elle me tenait toujours... si bien que me voilà au fond... Mais une minute après je remonte sur l'eau, tenant avec mes dents la robe de la jeune fille pâle que je n'avais pas lâchée, et tirant d'une main l'autre femme, que j'avais prise par le bras... J'entendais comme confusément des cris de joie qui m'appelaient au rivage, quand, au moment d'aborder, les forces m'abandonnent.. et je perds connaissance.

» En revenant à moi, je me trouvais dans une maison de pêcheur, bien couché, bien soigné par une vieille femme, celle qui m'avait entortillé les jambes... La jeune fille... le Rhin l'avait engloutie... La douleur de n'avoir pu la sauver, les suites de mon séjour au fond de l'eau me donnèrent la fièvre; dans mon délire je croyais toujours voir la belle jeune fille m'appeler, me sourire... Alors, j'étendais la main et ne rencontrais que celle de la vieille femme qui m'offrait de la tisane. Une fois, cependant, je m'étais assoupi, lorsqu'en m'éveillant je vis, à la clarté de la lune, la jeune fille aussi pâle que quand j'avais

essayé de sauver ses jours; je poussai un cri et ne retrouvai encore que la vieille femme, qui me gronda de lui avoir arraché du doigt une bague... et cette bague, dans mon rêve, je l'avais sentie passer à mon doigt par la jeune fille pâle! — C'était du délire, dit Lucie. — Depuis ce temps je ne pense qu'à elle, à son fantôme, et pour me distraire, je vais me marier. — C'est mal! dit Lucie fort mécontente, et vous aimez votre future? — Je ne la connais pas... c'est un mariage de convenance. »

M. Grunhausen arrive, Roland explique ainsi le sujet de sa visite. « Je me trouvais sans argent, les fonds que j'attendais n'étant point arrivés, lorsqu'hier un de mes amis m'offre une traite de 3,000 francs payable chez vous. — Elle est de mon frère, répond le manufacturier; il est mort, ses biens sont sous le séquestre, je ne peux vous payer. — Voilà une traite qui s'est moquée de moi, reprend Roland fort désappointé et se disposant à partir. Henry vient lui annoncer que son cheval a disparu. — Je vois ce que c'est, reprend Lucie, il fait un temps affreux... il se sera cabré de peur, la bride s'est cassée... et... mais le couvert de monsieur est mis, se hâte-t-elle d'ajouter, s'il veut souper avec mon oncle... » Roland refuse, la perte de ce cheval l'inquiète, car il n'est pas à lui. Henry lui offre d'aller le chercher ensemble. En attendant le retour de son fils, M. Grunhausen et Lucie vont se mettre à table.

La porte de gauche s'ouvre lentement, une jeune fille pâle ayant une robe et une écharpe de fine mousseline blanche, entre et fait quelques pas avec anxiété. « Partir... déjà... lui! » dit-elle. Elle écoute, s'avance vers la fenêtre, l'ouvre et regarde au dehors, sans trop s'avancer... Roland, qui a oublié son manteau, revient le prendre... La jeune fille se retourne, étouffe un cri et se dirige vers la porte par laquelle elle est entrée. Roland se demande s'il est bien éveillé, car il l'a reconnue, c'est mademoiselle de Neuville, il s'élance vers



elle... « Roland ! dit-elle l'arrêtant du geste. — C'est vous que j'ai voulu sauver ? — Oui ! — Un autre a été plus heureux que moi ? — Non ! — Alors c'est donc le ciel, car vous n'êtes pas morte. — Je suis... morte. — Je n'ai pas peur des revenants, reprend-il gaiement. — Si tu dis que tu m'as vue... tu ne me reverras de ta vie. — Je suis muet ! Mais avant mon départ... — Tu ne pars pas. — Vous voulez ?... — Reste ! — Je resterai. » Il va s'approcher d'elle, elle le retient encore du geste, lui ordonne d'aller fermer la fenêtre, et quand il revient... elle a disparu sous le manteau de la cheminée.

Henry rentre chercher Roland, celui-ci est à moitié fou... « Je l'ai sauvée, elle existe, se dit-il, mais il y a quelque mystère. Vous allez vous marier demain, dit-il à Henry, vous devez avoir ici quelque demoiselle de noce ? — Il n'y a que ma cousine Lucie et sa vieille gouvernante. — Il n'y a jamais eu dans ce château d'autre jeune fille ? — Si, ma cousine Charlotte de Neuville. — Qu'est-elle devenue ? — Elle est morte. — Où ? — Noyée dans le Rhin. — Et vous dites qu'elle était jeune, jolie ? — Vous pouvez en juger, voici son portrait. » Il tire un rideau, Roland s'approche... « C'est elle ! se dit-il. Et vous croyez qu'elle est morte ? — Hélas ! oui, nous avons hérité d'elle ; mais nous n'avions pas besoin de ses biens pour l'aimer. Je ne l'oublierai jamais ! » Roland ne sait plus que penser ; il a la fièvre.

M. Grunhausen, qui sort de table, est étonné de voir encore Roland. « On vient de retrouver votre cheval dans la grange, lui dit-il ; bon voyage ! — Mais, mon oncle, reprend Lucie, ce jeune homme venait chez vous pour toucher une somme considérable, on peut l'avoir su... s'il lui arrivait malheur ! »

Il est convenu que Roland passera la nuit dans cette chambre, et chacun se retire. « Je tremble, dit-il, quand il est resté seul, mais ce n'est pas de peur,

car mon bon ange est près d'ici. » Il va regarder le portrait. « Ah mon Dieu ! se dit-il, ses yeux remuent... elle sourit... elle sort du cadre... elle descend ! La voilà ! Madem... mada..., prononce-t-il en balbutiant. — Tu as été discret... me voici ! » lui dit-elle. Roland se pince pour s'assurer s'il dort. Elle s'assied et lui fait signe de s'asseoir ; il ne demande pas mieux, car il ne peut se tenir sur ses jambes. « Tu voulais partir et tu es resté ? lui dit-elle. — J'espérais vous revoir. — C'est bien ! car tu es attendu pour te marier. — Mon père a pu disposer de ma main, mais mon cœur est à celle que j'ai voulu sauver. — Quel est cet anneau que tu as au doigt ? — Il me vient de vous. — Oui, quand j'ai été remontée au ciel. — Au ciel ! répète-t-il en frissonnant. — Tu disais alors que tu n'aimerais que moi ! — Vous avez entendu ?... — De là haut, on entend tout. — Alors, vous devez savoir combien je vous ai pleurée, regrettée. — Oui, aussi par reconnaissance, j'ai veillé sur toi ; je sais que le père de ta future est ruiné et trompe ton père ; je t'ai fait remettre un billet payable ici, afin que tu y viennes, et pour te retenir j'ai enlevé ton cheval. A présent que je t'ai prévenu, tu peux partir. — Mais, si je reste ? — Alors nous nous reverrons à la noce de mon cousin. — Vous y serez ? — Oui. » En ce moment on entend du bruit, la jeune fille se jette dans un fauteuil, et pendant que pour la cacher il la couvre de son manteau... elle disparaît encore par le manteau de la cheminée.

C'est le jour du mariage, tout le monde au château s'est levé de bonne heure. Roland est dans un tel état d'exaspération que M. Grunhausen le croit fou. Henry apporte à son père une lettre qui vient du district, elle est adressée à mademoiselle Charlotte de Neuville. « C'est une erreur, dit M. Grunhausen, puisque ma nièce est morte. Cette lettre est, sans doute, la réponse à celle que j'écrivais ; nous allons



voir si la nation renonce à l'héritage de mon frère, si vous serez payé, » dit-il à Roland. « On annonce à ma nièce, ajoutait-il après avoir lu la lettre, qu'elle peut rester en France, qu'elle est rayée de la liste des émigrés. — Pauvre fille ! dit Henry. — Ah ! s'écrie Roland, je comprends !... on s'est moqué de moi, ... mais je me vengerai ! »

En effet, il feint de vouloir se tirer un coup de pistolet pour rejoindre au ciel l'ange qu'il a perdu, alors Charlotte se montre à lui, non comme un fantôme, mais comme une jeune fille reconnaissante envers celui qui lui a sauvé la vie.

Mademoiselle de Neuville avait mieux aimé se cacher, que d'être arrêtée et mise en prison. Pendant ce temps elle faisait agir auprès des autorités et leur prouvait qu'elle n'avait pas émigré. Lucie était sa confidente, elle l'aidait d'autant mieux à passer pour morte, qu'elle décidait ainsi son

oncle à lui donner Henry en mariage, et rendait à Charlotte la liberté d'épouser l'homme qui avait failli mourir pour elle.

Au moment où Henry et Lucie, ainsi que les témoins, ont signé le contrat, Charlotte paraît à la place de son portrait. « Tout le monde a-t-il signé ? demande M. Grunhausen. — Excepté moi, dit-elle descendant de son cadre. Moi, mon oncle, qui approuve ce mariage et donne pour présent de nocce à Lucie, ce que je lui donnais par testament... Quant à ma main, elle est à celui qui m'a sauvé la vie. — A huitaine, monsieur le notaire, lui dit Roland. Ah ! mon ange, reprend-il en s'adressant à Charlotte, tout brave que je suis, vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une peur !... C'est la première fois que cela vous arrive... et, pour moi, ce sera la dernière !

M<sup>me</sup> J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

---

## MÉLANGES.

---

### L'ASIE. — LE PUNJAUB.

Nous avons promis, mesdemoiselles, de vous donner parfois des articles sérieux, et la géographie doit avoir son tour. Que ce mot ne vous effraye pas; nous espérons bien ne pas retomber dans les détails de vos livres classiques, et avoir toujours quelques nouveautés à vous dire.

Aujourd'hui une dame anglaise, récemment arrivée de Bombay, nous offre sur l'Inde, et particulièrement sur la contrée si peu connue où les Anglais font la guerre, des renseignements que vous accueillerez avec la curiosité qu'ils méritent, et avec l'amour des lectures sérieuses que nous connaissons à tant de jeunes filles.

Nous vous dirons d'abord l'étymologie du nom de *Punjab*, formé de deux mots persans, peut-être syriaques; mais rassurez-vous, les voici : *punj*, cinq, et *aub*, eau, rivière; la contrée est, en effet, traversée par cinq rivières : l'*Indus* qui la borne à l'ouest, et quatre de ses affluents, dont le dernier, le *Sutledge*, la borne à l'est. La longueur de ce pays est de 600 milles, de l'est à l'ouest, la largeur de 350, du nord au sud. Les montagnes hindoues et la chaîne de l'Himalaya, sont ses frontières naturelles au nord et au nord-est.

Vous pouvez déjà conjecturer, qu'un pays traversé par ces cinq grands cours d'eau, tous navigables, peut très-fa-



cilement développer son commerce intérieur, car vous connaissez cette pittoresque expression : *Les rivières sont des routes qui marchent*. L'agriculture aussi trouve à multiplier les irrigations par ces mille cours d'eau secondaires, que des travaux peu pénibles répandent sur un terrain dont le niveau est assez régulier, et qui va s'abaissant graduellement, depuis les montagnes jusqu'au confluent de l'Indus et du Sutledge.

Cette nature du sol a d'ailleurs son inconvénient : les rivières changent souvent leur cours, et quelques-unes d'entre elles passent maintenant à plusieurs milles des grandes cités dont elles baignaient jadis les murs : nous voyons même chose se reproduire dans les changements, moins grands, il est vrai, de notre Loire.

La religion, qui était jadis celle des brahmes et celle des mahométans, est, par le zèle d'un faquir nommé Nanach-Shah, devenue une croyance en un Dieu suprême, non révélé.

Le gouvernement, très-puissant sous le conquérant Runjeet-Singh, n'a pu, depuis la mort de Héera-Singh, son successeur, avoir aucune stabilité. La reine régente a déployé une excessive prodigalité; les ministres se sont succédé confusément, et l'armée les a souvent renversés dans de sanglantes révolutions.

Cette armée est étrangement composée. Commandée par des officiers pour la plupart Européens, parmi lesquels nous pouvons nous faire honneur des généraux Allard, Court et Ventura, elle obéit à des ordres donnés ici en français, là en anglais, et suit, selon ses divers chefs, différentes tactiques.

Les costumes son très-curieux et forment une macédoine assez étrange au premier coup d'œil. L'uniforme est rouge et bleu; mais les uns portent des shakos, les autres des turbans et des bonnets variés; les officiers portent des costumes français ou anglais, ou quelquefois de fan-

taisie; leur coiffure n'est pas moins variée que celle des soldats; le casque, le shako, le châle en turban, sont également adoptés. Ici des bottes à tiges de couleur, là des souliers; les pantalons d'une dizaine d'officiers réunissent toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Les généraux passent les revues montés sur des éléphants, et l'indiscipline de ces troupes est telle que souvent ils sont accueillis à coups de pierres, couverts de boue, ou au moins poursuivis par des raileries et des insultes.

Les Sikhs sont de vaillants soldats : l'Angleterre, qu'ils avaient provoquée en traversant le Sutledge, en a fait une cruelle expérience à la bataille de Moodkee, où, sans compter le général Sale, deux cents de ses officiers et plusieurs milliers de ses soldats ont payé de leur vie une victoire sans résultat; aussi des renforts étaient nécessaires; sir Charles Napier, très-redouté dans l'Inde, où il est appelé *le frère du Diable*, a amené 20,000 hommes de Bombay et de Bengale. Une nouvelle bataille ayant été livrée à Aliwal, les Anglais ont, pendant deux heures, foudroyé de leur artillerie la masse de fuyards qui traversait le Sutledge.

Les Sikhs se sont soumis; ils reconnaissent la protection de l'Angleterre, qui bientôt ne tardera pas, sans doute, à s'emparer de ce pays, et à étendre ainsi ses possessions jusqu'à l'Indus, qui sera sa frontière occidentale.

Runjeet-Singh, par son talent et ses efforts, avait fait du Punjaub un état indépendant et puissant; mais depuis sa mort, en 1839, aucun prince capable n'est monté sur le trône : son fils a dû laisser le pouvoir au petit-fils de No-Nihil, celui-ci, en assistant aux funérailles de son père, s'est brisé la tête en passant, monté sur un éléphant, sous une porte trop basse... On sait ce que signifient dans l'Inde ces morts imprévues... Maintenant le *maharajah*, ou monarque, est un enfant de dix



ans, Douliiss-Singh, dont la mère n'a été soutenue jusqu'ici que par l'influence britannique, lui-même ne pourra conserver son pouvoir qu'avec l'appui des Anglais, et, un jour ou l'autre, enfermé dans une ville, comme maint prince mogol, il y languira, prisonnier de ses protecteurs, et n'étant plus monarque que de nom.

Mais voici bien de la politique, et nous ne songeons pas à vous dire que le Sutledge n'est pas autre chose que l'Hyphase des anciens, ce fleuve aux bords duquel Alexandre le Grand fut contraint de s'arrêter quand son armée refusa de le suivre plus loin, et où sa vanité fit élever douze autels de cent pieds de haut, en même temps que, pour intimider les peuples qu'il renonçait à attaquer, il faisait laisser çà et là, dans sa retraite, des mangeoires et des mors de chevaux gigantesques.

Ce fleuve, qu'Alexandre se préparait à passer sur mille vaisseaux, le Sikh le traverse sur une peau de bœuf en ramant avec une palette.

N'oublions pas non plus de vous dire quelques mots des principales villes.

Lahore est la capitale; vos géographies la marquent toutes comme étant au bord de l'Indus; elle est en réalité près du Ravi, l'un de ses affluents. Elle ne compte pas moins de cent mille habitants, Mahométans, Hindous et Sikhs. Les maisons y sont en briques, et, chose remarquable, ont jusqu'à cinq étages de hauteur. Les rues sont fort étroites, et de plus, rétrécies par l'étalage des boutiques, étalage qui empiète beaucoup sur la voie publique. Le seul monument remarquable est la mosquée de Wazir-Khan. La ville n'est pas en état de résister à un siège.

Nous vous citerons encore Vuzeerhabad,

où le général européen Avitabile a employé une partie de son immense fortune en constructions fort remarquables; Mooltan, qui a des ruines nombreuses, souvenirs de la domination musulmane, et fait un grand commerce; et les forteresses d'Umrizur et de Govindgur.

Terminons donc par une ville que vous connaissez parfaitement de nom; vous devinez Cachemire ou Kashmere, dont les précieux tissus vont bientôt nous être apportés par les Anglais, qui certes ne manqueront pas de tirer profit de l'industrie de ce pays. En effet, toute militaire que puisse vous paraître son organisation, d'après les détails qui ont précédé, il faut que vous sachiez aussi combien est grande la production industrielle du pays.

La seule ville de Mooltan, dont nous parlions tout à l'heure, et qui compte 60,000 habitants, n'est peuplée que de tisserands et de teinturiers. Cachemire, vous le savez, a le monopole des châles, et le revenu que donne cette branche de commerce est énorme.

Runjeet-Singh avait à Amritsir un dépôt de cachemires estimé à plus de un milliard 250 millions de francs; le produit annuel de l'exploitation s'élevait au chiffre incroyable de 450 millions, somme qui semble fabuleuse comme les merveilles des contes orientaux, mais qui s'explique lorsqu'on remarque que par Hérat, Caboul et Bokhara au nord, par l'Indus et le golfe Persique au sud, l'industrie des cinq à six millions d'habitants du Scind et du Punjab approvisionne de châles, de velours, de satins et de tapis, la Perse, la Turquie et même la Russie, sans compter le reste de l'Europe.

ADOLPHE DELAHAYE.



ÉNIGME HISTORIQUE.

Un royaume d'Espagne fut ma patrie ;  
princesse royale , j'y vivais , lorsque la  
France m'appela et me donna pour époux  
le fils d'un grand roi. Bientôt je montai  
sur le trône ; mon époux , qui avait failli être  
roi d'Angleterre , devint roi de France.  
Hélas ! lui qui avait par sa bravoure mérité  
un surnom glorieux et terrible , mourut  
bientôt , atteint par une maladie conta-  
gieuse. Il reconnut des vertus en moi ,

humble servante du Seigneur , et me laissa  
tutrice de mon fils et régente du royaume.  
Les pauvres prisonniers bénirent mon  
nom , et plus d'un trouvère , noble sei-  
gneur , chanta mes louanges. Nommée ré-  
gente encore , du vivant de mon fils , je  
mourus pendant son absence. La France  
me compte parmi ses reines les meilleu-  
res ; l'Eglise m'a mise au rang des saintes.

A. D.

SALON DE 1847.

Premier article.

L'exposition dans les salons et galeries  
du Louvre se compose cette année de seize  
cent quarante-quatre tableaux à l'huile,  
trois cent soixante-six miniatures et aqua-  
relles , cent soixante-huit morceaux de  
sculpture et cent quarante-trois gravures,  
lithographies et dessins d'architecture ; en  
tout deux mille trois cent vingt et un ou-  
vrages. Cinq mille à peu près ont été pré-  
sentés au jury ; il en a donc été refusé  
deux mille six cent soixante-dix-neuf ,  
c'est beaucoup ; aussi que de clameurs  
n'avons-nous pas entendu retentir dans  
les galeries du Louvre le jour de l'ouver-  
ture ! Mais il ne nous appartient pas d'exa-  
miner le plus ou moins de fondement des  
plaintes des *exclus* , nous ne devons nous  
occuper que des *admis*. Commençons-en  
l'examen par M. Alexandre Hesse. Son  
*Triomphe de Pisani* est dans le salon  
carré , à la place dite d'honneur.

Pisani commandait la flotte vénitienne ,

en 1379 ; il perdit la bataille de Pola contre  
les Génois. Le sénat , pour le punir de sa  
défaite et aussi pour satisfaire le ressentiment  
du peuple , le fit mettre en prison ;  
mais bientôt après la république ayant  
éprouvé de nouveaux désastres , et l'en-  
nemi étant venu bloquer Venise , les dis-  
positions du peuple changèrent à l'égard  
de leur ancien chef. On courut à sa prison ,  
on le délivra , les hommes le portèrent en  
triomphe , les femmes se jetèrent à ses pieds  
et implorèrent son secours. Tous s'écriaient  
« Vive Pisani ! » mais ce digne patriote leur  
répond : *De vrais Vénitiens ne doivent  
crier que : Vive Saint-Marc !*

Cette scène est peinte avec beaucoup de  
talent. Il y a de la vie , du mouvement ,  
de l'air , de l'espace dans le tableau de  
M. Alexandre Hesse ; le coloris rappelle  
Paul Véronèse , mais il est à regretter que  
les tons en soient un peu trop crus et con-  
séquemment désharmonieux.



M. RODOLPHE LEHMANN. — *La Vierge et l'enfant Jésus. — Sixte-Quint bénissant les marais Pontins.*

La Vierge est représentée remplissant le plus doux des devoirs de la maternité. Sa pose est remplie de grâce. Le regard dont elle semble envelopper son divin fils est d'une tendresse ineffable et pour ainsi dire respectueuse. Ce tableau est empreint d'un sentiment religieux très-profond, qualité qu'on rencontre bien rarement dans les productions des artistes de notre époque. Ce sentiment religieux se retrouve à un degré éminent dans le *Sixte-Quint bénissant les marais Pontins*.

Le pape, debout, entouré de toute la pompe pontificale, occupe et domine le centre de la composition ; il va consacrer par une bénédiction solennelle les grands travaux de dessèchement qu'il a fait exécuter dans ces contrées désolées. Sur le devant du tableau sont agenouillés, dans des attitudes aussi gracieuses que variées, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants, accourus pour assister à cette cérémonie. Toutes les figures sont animées d'une foi fervente ; parmi elles on remarque une mère qui, avec un mouvement d'indicible confiance, élève son enfant vers le saint-père ; puis, pour faire contraste à cette scène pieusement naïve, voici des brigands qui, attirés par l'espoir d'une absolution, déposent leurs armes et rendent les objets qu'ils ont volés. Ce tableau, bien composé, bien exécuté, fait grand honneur à M. Rodolphe Lehmann.

M. PAPETY. — *Le passé, le présent et l'avenir. — Le Récit de Télémaque.*

L'exécution du tableau allégorique de M. Papety est bonne ; les trois figures qu'il renferme sont bien dessinées, bien peintes et largement drapées ; celles du passé et du présent sont très-belles ; mais ce sujet ne semble pas rendu avec beaucoup d'originalité ; il y a bien longtemps que l'on a personnifié le passé par un vieillard ; le pré-

sent, par un homme arrivé au milieu de la vie ; et l'avenir, par un adolescent. M. Papety aurait dû sortir de cette route si battue. Il a été infiniment plus heureux dans la composition de son *Récit de Télémaque*. C'est une réunion de têtes charmantes groupées de la manière la plus gracieuse, dans un ravissant paysage.

M. CLAUDIUS JACQUAND. — *Henriette de France. — Charles-Quint au couvent de Saint-Just. — Le dernier bijou.*

Par les ordres de Cromwell, Charles I<sup>er</sup> a été arrêté dans le château d'Holdenby. Henriette de France, sa femme, vient supplier Joyce, chargé de la garde du roi, de lui permettre de le voir avant qu'il ne quitte le château. L'infortunée reine est accompagnée de la princesse Élisabeth sa fille et du jeune duc d'York. Joyce, assis, la pipe à la main, refuse avec brutalité la grâce qu'on lui demande. Le sujet de ce tableau est très-dramatique, et la manière dont M. Jacquand l'a traité ajoute encore à l'intérêt qu'on porte à cette famille si cruellement éprouvée. Vous aurez le plaisir d'admirer cette composition, mesdemoiselles ; M. Jacquand ayant permis que votre journal vous en donnât la représentation.

*Charles-Quint au couvent de Saint-Just.* — Après avoir abdiqué la couronne et s'être soumis à la règle monastique, ce célèbre empereur ne dut pas effacer facilement de son esprit le souvenir de sa vie passée, et si, bien souvent, il ne remplit qu'avec distraction ses nouveaux devoirs, cela ne doit pas surprendre. M. Jacquand nous le montre réprimandé par le moine chargé du soin de lui lire son office. Choqué de l'inattention de *Charles-Quint* à la pieuse lecture qu'il lui fait : « Choisissez, lui dit-il, soyez moine ou empereur ! »

Rien n'a été négligé par M. Jacquand dans ce joli tableau ; les détails sont habilement exécutés, et l'expression des têtes est d'une vérité parfaite.



*Le dernier bijou.* — Des trois compositions de M. Jacquand, celle-ci n'est pas la moins dramatique. Dans une chambre richement ornée, une jeune femme vient d'entrer tenant dans ses bras un enfant. Bien que simplement vêtue, on voit qu'elle a dû avoir sa place dans les rangs élevés de la société. Elle est debout devant un vieillard assis, un usurier sans doute. Il tient une bague qu'il examine avec une sorte de convoitise. Ce dernier bijou de la pauvre mère, il pense qu'il pourra l'avoir à vil prix !

Les détails de cette scène sont d'une vérité saisissante, et l'on ne s'en éloigne qu'à regret, quoique l'émotion qu'elle inspire soit douloureuse.

M. HORACE VERNET. — *Judith.* — *Portrait équestre du Roi et de ses fils.*

Judith vient de trancher la tête d'Holopherne ; elle la tient par les cheveux et l'a déjà placée dans une sorte de sac que porte sa suivante. Celle-ci semble vouloir entraîner sa maîtresse hors de la tente d'Holopherne.

Ce tableau offre un très-grand mérite d'exécution, mais le sujet ne me semble pas rendu avec vérité. La Judith de M. Horace Vernet est atterrée de l'action qu'elle vient de commettre. Rien de semblable cependant n'est indiqué dans l'histoire sainte. Elle nous montre au contraire Judith traversant d'un pas assuré le camp d'Holopherne, triomphante et heureuse d'avoir délivré son pays, et quand, arrivée aux portes de Béthulie, elle présente à ses concitoyens la tête de leur ennemi, elle le fait sans faiblesse.

Il n'y a que des éloges à donner au portrait équestre du roi Louis-Philippe et à ceux des princes ses fils. Ce tableau est composé avec infiniment d'art. Toutes les têtes sont très-ressemblantes, les poses sont aussi variées que naturelles, et les chevaux, par-

faitement peints, semblent sortir de la toile. On retrouve dans ce tableau toutes les qualités éminentes de M. Horace Vernet.

M. ROBERT-FLEURY. — *Galilée.* — *Réception de Christophe Colomb par la cour d'Espagne en 1493, à Barcelone.*

Galilée fut obligé en 1632 de demander pardon en présence du saint office, d'avoir cherché à établir dans ses écrits l'immobilité du soleil et le mouvement de la terre autour de cet astre. Ce grand homme vient d'abjurer cette vérité à genoux, les mains sur l'Évangile. M. Robert-Fleury nous le montre à l'instant où, à peine relevé, il est agité par le remords d'avoir fait un faux serment, et, frappant alors la terre avec son pied, il s'écrie : Cependant elle se meut !

Toutes les parties de ce tableau sont parfaitement bien traitées. La manière dont il est éclairé est surtout fort remarquable. La tête de Galilée est belle et expressive, celles des membres du saint office, pleines d'énergie, ne laissent rien à désirer, ni comme exécution ni comme sentiment.

M. Robert-Fleury, dans *Christophe Colomb*, montre combien son talent est flexible. Ce ne sont plus les teintes vigoureuses mais sombres du *Galilée*; ici la scène est éclairée par le beau soleil de l'Espagne. Ferdinand et Isabelle sont debout ; Christophe Colomb, un genou en terre, leur présente les Indiens qu'il vient de ramener du nouveau monde. Ceux-ci s'empressent de faire voir les perroquets, les aras aux couleurs éclatantes qui, non moins que les hommes et les femmes à la peau cuivrée, excitent l'étonnement des Espagnols.

Le *Christophe Colomb* est évidemment destiné à servir de pendant au *Galilée*. Bien heureux sera celui qui possédera ces deux beaux tableaux.

M<sup>me</sup> EDMÉE DE SYVA.



## NÉCROLOGIE.

Madame Adélaïde-Esther-Charles d'Abillon de Savignac vient de mourir, mesdemoiselles ; elle vous avait consacré son esprit si vif et si pénétrant, sa haute et profonde intelligence. Depuis quinze années ses articles de critique littéraire, ses comptes-rendus des expositions de peinture, ont dirigé votre goût, réglé votre jugement. Ses contes, ses nouvelles vous ont montré tour à tour les temps anciens et les temps modernes. Dans ces récits vous avez dû remarquer combien madame Alida de Savignac était observateur de mœurs et historien habile, avec quel charme, quelle puissance elle savait appliquer aux choses et aux événements de ce monde les préceptes de notre belle et sainte religion.

Jamais une infortune ne l'avait implorée

en vain. Aussi, bien qu'elle eût une fortune viagère assez considérable, elle est morte pauvre... Sa succession ne laissera pas de quoi payer le droit de réunir dans la même tombe la fille à côté de la mère qu'elle a tant aimée, tant vénérée... C'est triste ! Madame Alida de Savignac était la dernière de sa famille.

Nous allons recueillir les contes et les nouvelles que madame Alida de Savignac a publiés dans le *Journal des Demoiselles*. Ils formeront deux volumes. Une souscription va être ouverte, et le produit en sera consacré à réunir dans la terre les restes mortels de la mère et de la fille, dont les âmes sont maintenant réunies dans le ciel.

M<sup>me</sup> J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## CORRESPONDANCE.

Le jour venait de paraître ; le ciel était gris, de ce gris terne qui ressemble au désespoir ; je ne voyais que ruine et que désolation. Les eaux renversaient des murs, entraient dans des maisons, et en chassaient les habitants ; ceux-ci, réveillés en sursaut, montaient les uns sur les toits, les autres au faite des arbres ; un berceau qui passait, par les vagues entraîné, portait un tout petit enfant vers le cimetière. Déjà les tombes soulevées laissaient les os de leurs morts errer et se rencontrer en se choquant les uns les autres. Pour secourir ces malheureuses populations contre la mort et la famine, de généreux citoyens risquaient leur vie. Deux

gendarmes arrivaient dans une barque, le mur d'un jardin les a arrêtés... ils s'y sont placés à cheval ; en ce moment, pour la passer par dessus ce mur, ils enlèvent la barque, dans laquelle, je présume, ils vont reprendre place pour continuer leur navigation dangereuse ; à travers ces arbres, ces pans de murs restés debout, ils arriveront à temps pour sauver ces pauvres gens que je vois accrochés à leur cheminée, et prendront dans leurs bras ce petit enfant qui joue avec les vagues. Il me semble que j'ai les pieds dans l'eau, que j'ai froid au cœur...

— Eh ! mais, vas-tu me dire, où étais-tu ? qu'est-ce que tu faisais là ?



— Je te répondrai : Ma chère, j'étais douillettement assise dans une stalle recouverte en velours grenat, garnie de clous dorés ; j'assistais à l'inondation de la Loire vue du faubourg Saint-Marceau, à Orléans, et j'admirais ce beau tableau de M. Bouton qu'il vient d'exposer dans son nouveau Diorama.

Me voici maintenant au coin de mon feu, car le printemps qui arrive si vite en France se trouve en retard cette année ; cela n'empêche pas que Paris ne sente la violette, la jacinthe, le lilas et la rose, en même temps que l'on gèle, le nez sous son voile, les mains dans son manchon. Mais le vent du nord a beau faire, le soleil se réchauffe, et nous donne l'espérance d'un temps plus doux. Déjà la récolte des blés se prépare d'une manière rassurante pour l'avenir ; nous aurons eu la disette... et non la famine. Ce n'est pas comme cette pauvre Irlande qui n'a pas même la force d'enterrer ses morts que dévorent les chiens affamés ; pauvres gens qui errent par bandes la nuit dans les rues, criant : « Du pain ! j'ai faim ! » Puis quand ils sentent que leur dernière heure s'approche, ils se couchent au coin d'une borne, et les mains jointes, ils meurent en disant : « Voilà le Seigneur qui vient me visiter ! »

As-tu déjà réfléchi aux morts qui peuvent n'être qu'apparentes ? Il est un usage chez nous qui me paraît bien imprudent. C'est, lorsque nous perdons une personne qui nous est proche, de confier à des étrangers le soin de la veiller pendant les derniers moments que ses restes ont encore à passer sur la terre. Tandis que ces étrangers boivent et mangent pour se tenir éveillés, ils ne s'occupent pas de la personne morte, le drap rejeté par dessus sa tête elle peut faire quelque mouvement, donner quelque signe de vie qui, aidé de soins et de prompts secours, l'auraient rendue peut-être à l'existence... et puis les enterrements sont trop précipités, quand on sait qu'il y a des léthargies qui durent jusqu'à huit jours.

Sois forte, ma chère, si Dieu t'envoie ce malheur irréparable, veille jusqu'au dernier moment auprès de l'être vénéré que bientôt tu ne reverras plus jamais... Un savant Belge vient de découvrir un moyen de distinguer la mort réelle de la mort apparente. C'est de faire une brûlure sur une des parties du corps ; s'il y a vie, il se formera une ampoule, même sans qu'il y ait aucune sensibilité ; s'il y a mort, il ne se formera pas d'ampoule.

Mais quittons ces idées lugubres, et pour nous en distraire, occupons-nous de nos travaux accoutumés.

Planche IV. Le n° 1 est un col en lacet ; une pièce de lacet coûte 50 cent. ; il y a, dit-on, de quoi faire un col et deux manchettes.

Tu commences par calquer ce dessin sur un morceau de papier jaune ; sur ce papier, par un bâtis (un *bâtis*, c'est un point allongé qui unit une chose à une autre), tu couds le lacet qui forme le tour du cou. Tu le coupes (le lacet par le cou), puis tu places le bout du lacet au milieu du col, à l'une des deux pointes qui se regardent, et tu suis ce dessin avec le lacet en le cousant par un bâtis.

Lorsque tu as ramené ton lacet à la pointe d'où tu es partie, tu le coupes et couds proprement le lacet qui finit sur le lacet qui a commencé.

Ensuite tu prends une aiguille enfilée de fil d'Ecosse, tu y formes un nœud et le passes sous le lacet, puis, en dessus, tu imites ces points qui, sur le lacet, figurent ces espèces de dents ; pour les exécuter tu fais un seul point de feston à chacune des dents.

Ensuite, pour rattacher le lacet du tour du cou, au premier dessin, qui se trouve au-dessus, tu places ton aiguille au milieu du col, sous ce premier dessin ; là tu fais un point de feston, tu reviens faire un point de feston au lacet du tour du cou ; avec ton aiguille tu tournes trois fois autour de ce fil et tu vas faire un point de



feston sous la première pointe du milieu de ce col ; avec ton aiguille tuournes cinq fois autour de ce fil et tu reviens faire un point de feston au lacet du tour du cou... Tu continues de même en imitant tous ces fils qui rattachent ensemble le tour du cou au premier dessin, et le premier dessin au dernier.

Lorsque tu as fini, avec ton aiguille enfilée de fil d'Écosse, tu fais un point de feston au milieu du haut d'un des ovales qui forment le dessin du bas, tu arrêtes ce fil par un point de feston, au bas de cet ovale : tu coules (à droite, je suppose) ton fil au milieu du lacet, tu arrêtes ce fil avec un point de feston, puis tu fais un second point de feston sur le fil du milieu (à la place où tu vois un petit rond) ; tu fais un troisième point de feston sur le lacet, tu coules à gauche ton fil au milieu du lacet, tu arrêtes ce fil avec un point de feston, puis tu fais un second point de feston sur le fil du milieu (à la place où se trouve de même un petit rond), et tu retournes à droite où tu arrêtes le fil par un point de feston.

Alors, avec ton aiguille, tu tournes autour de ce fil pour revenir au milieu ; là, passant ton aiguille tantôt dessus, tantôt dessous et en tournant ainsi trois fois, tu formes ce 1<sup>er</sup> petit rond ; tu tournes autour du fil afin de revenir former de même ce 2<sup>me</sup> petit rond ; puis en tournant autour d'un autre fil tu coules ton aiguille au milieu du lacet pour aller former le 3<sup>me</sup> petit rond, tous les autres ronds se font de même.

Le n° 2 est la manchette pareille au col.

Le n° 3 est un dessin de voilette qui se brode au point de cordonnet, en application de mousseline, sur tulle de Bruxelles. On peut mettre du tulle gros réseau pour former la bordure.

Le n° 4 est un dessin de mouchoir qui se brode au plumetis, au-dessus d'un ourlet haut de 2 centimètres et demi. L'ourlet se découpe ensuite pour suivre les ondulations du dessin. Ce dessin peut se broder en coton blanc, rouge, jaune ou bleu.

Le n° 5 est un dessin d'entre-deux pour bas de manches de dessous.

Le n° 6 est une couronne de duc et pair.

Le n° 7 une couronne de pair.

Le n° 8 une couronne de duc.

Le n° 9 une couronne de marquis.

Le n° 10 une couronne de comte.

Le n° 11 une couronne de vicomte.

Le n° 12 une couronne de baron.

Le n° 13 une couronne de magistrat.

Le n° 14 une couronne de chevalier.

Le n° 15 est le devant d'une pèlerine ; les boutons se mettent sur les deux épaules.

Le n° 16 est le devant.

Cette pèlerine se taille en étoffe pareille aux robes ; elle se coud sur l'épaule droite, et se ferme par des brides sur l'épaule gauche.

En mousseline brodée à pois ; en tulle de soie noire, ou en tulle de coton blanc, le devant et le derrière se réunissent sur les deux épaules avec un passe-poil au milieu et se coupe au milieu du devant. Ces pèlerines se garnissent, du bas, par deux rangs de dentelle cousue presque à plat, l'une au bas de la pèlerine, l'autre sur la pèlerine et retombant sur le haut de la dentelle. Ces pèlerines se garnissent d'un passe-poil tout autour. Le haut de ces pèlerines est monté sur un petit col au haut duquel on coud une dentelle à peine froncée. On passe un ruban sous cette dentelle et on le noue sous le menton.

Le n° 17 est le dos d'une pèlerine de petite fille.

Le n° 18 est le devant.

Cette pèlerine se fait en jaconas blanc ou en étoffe pareille à la robe. Elle se boutonne sur l'épaule gauche et ne se garnit pas du tout.

Le n° 19 est un rébus.

Et je vais te faire souvenir du dernier. C'était : Loing, rivière — des yeux près d'un dix de cœur.

C'était notre devise : *Loin des yeux près du cœur.*



Il me semble qu'il y a bien longtemps que nous n'avons composé de toilettes ensemble. J'ai fait mes observations et je te les soumetts.

Les étoffes à la mode sont : le taffetas écossais et rayé ; les toiles de Tussor nan-kin, et grises.

Les mousselines de laine à petits carreaux rose et blanc, bleu et blanc, ou à raies chocolat et blanches ; sur les raies chocolat ce sont de petites palmes turques.

Les percales blanches à petits dessins de couleur, les percales de couleur à petits dessins blancs.

Les organdis sont à carreaux roses sur fond rose, bleus sur fond bleu, blancs sur fond blanc. Il y en a aussi de rayés perpendiculairement, d'autres horizontalement ; à ceux-ci, les raies, larges du bas, diminuent progressivement jusqu'à la ceinture.

Les chapeaux sont petits, et semblables, quant aux ornements, à ceux de l'année dernière ; seulement on y voit des fleurs.

On portera des mantelets et des visites de soie couleurs changeantes, garnis de bandes pareilles, festonnées à l'emporte-pièce ; des mantelets, des visites et des fichus en dentelle noire, garnis de dentelles pareilles (j'oublie que ceci ne nous regarde pas) ; des mantelets, des visites de mousseline brodée à la pièce, garnis de bandes pareilles festonnées à feston plein.

Maintenant je vais, de tout cela, te composer quelques toilettes simples et élégantes.

Pour faire des emplettes le matin : Robe de mousseline de laine à carreaux bleus et blancs ; mantelet de taffetas noir, capote de paille d'Italie, ornée d'un ruban blanc et d'un simple nœud placé du côté gauche ; voile de tulle blanc, ombrelle verte, bottines noires à hauts talons, gants de peau de Suède.

Pour aller à la messe, un dimanche : Robe de gros de Naples à carreaux bleu foncé sur bleu Joinville ; visite d'organdy

garnie de bandes pareilles festonnées à feston plein ; capote de crêpe blanc, bottines bleu Joinville, gants paille ; livre d'heures recouvert en velours bleu.

Pour aller en soirée : Robe d'organdy blanc, bleu ou rose ; corsage à pointe, manches à la jardinière, pèlerine sur le patron de la planche V ; souliers de satin noir, gants blancs. Pour coiffure : Devant, cheveux en bandeaux arrondis sur le front et passant au-dessus des oreilles. Derrière, séparés en deux pour former deux grosses tresses qui se croisent à leur naissance, et reviennent se croiser sur le front, un peu plus haut que la naissance des cheveux. Le bout de la tresse, qui se trouvera en dessus, on le cache en dessous, en le passant au travers de la tresse dont le bout se trouve passer en dessous ; puis on arrête, avec des épingles noires, les deux bouts de ces tresses.

On a acheté 1 mètre 20 centimètres de ruban de gros de Naples noir, large de 8 centimètres ; 1 mètre 20 centimètres de ruban de gros de Naples bleu ou rose, de pareille largeur ; on coupe ces 120 centimètres en deux ; on prend 60 centimètres de ce ruban noir et 60 centimètres de ce ruban rose ou bleu ; on les réunit chacun par un bout ; là on en forme quatre boucles, deux noires, deux bleues ou roses ; avec les 60 centimètres de ruban noir et les 60 centimètres de ruban bleu ou rose qui restent, on fait un nœud pareil ; on attache chacun de ces nœuds sur la tresse de cheveux, à la hauteur des yeux ; puis on prend un des deux rubans noirs, un des deux rubans roses, on les tourne ensemble sous son menton, comme si on voulait les nouer, et on laisse pendre l'autre ruban noir et l'autre ruban rose. Cette coiffure convient aussi à une jeune femme, alors chaque nœud peut être arrêté par une riche épinglette ; bottines bleues ou roses, gants blancs.

Au bas de la manche à la jardinière, on noue autour du poignet un même assemblage de rubans, mais ils doivent être plus étroits.



Si la robe est d'organdy blanc, les rubans seront roses et verts, ou bleus et nan-kin.

Pour rester chez soi : Robe de jaconas blanc à petits bouquets de couleur, pèlerine pareille, manches à la jardinière, tablier de gros de Naples noir. Il est aussi de très-bon goût d'avoir, pour sortir, un mantelet en jaconas pareil à sa robe. La garniture du mantelet est haute de 8 centimètres, ourlée et plissée à la vieille, c'est-à-dire à deux têtes, et cousue tout autour du mantelet.

Je t'enverrai une gravure de modes de demoiselles, le 15 mai prochain. Tu auras en même temps des patrons... En attendant, réfléchis à ce que tu dois, à ce que tu peux porter selon la position de tes pa-

rents, ou plutôt selon la position que ta dot te permet d'espérer... Il y a une chose qui me paraît tout arranger... c'est la simplicité : riche ou pauvre, la simplicité est toujours le signe de la distinction... Crois-moi, n'achète jamais de vêtements qui soient d'un goût extraordinaire, d'étoffes qui marquent dans la mode. Point de bijoux, de bracelets précieux... Un nœud bien placé, une étoffe bien choisie, un simple ruban croisé sur son chapeau prouve que l'on a du goût, de l'esprit, et que l'on saurait faire honneur à son mari sans toucher à sa bourse.

Voilà, ma chère amie, ce à quoi nous devons penser sans cesse, si nous avons une dot, et surtout, si nous n'en avons pas !

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## ÉPHÉMÉRIDES.

19 AVRIL 1824, MORT DE LORD BYRON.

Lord Byron naquit à Londres, le 22 janvier 1788. Il descendait d'une des plus illustres et des plus anciennes familles de l'Angleterre ; mais sa fortune ne répondait pas à la splendeur de son nom. Il fit ses études au collège de Harrow, où il eut pour camarade et pour ami intime, Robert Peel, si célèbre aujourd'hui.

Une imagination ardente, des passions vives, la haine de toute dépendance, rendirent la carrière de Byron aussi aventureuse que triste. Les meilleures années de sa vie se passèrent en voyages, loin de son pays, où il aurait pu remplir un rôle brillant, loin de son pays, qu'il appelait lui-même la plus noble des patries, mais dont les mœurs austères et rigoristes déplaisaient à cet esprit ennemi de tout frein. Ses productions, nombreuses et célèbres, expriment parfois de la manière la plus

touchante les plus purs sentiments. L'amour de la patrie respire dans les *Deux Foscari*, dans *Marino Faliero* ; le dévouement à une cause sacrée, dans le *Saïmenès de Sardanapale*. Ses poèmes, en exceptant *Childe-Harold*, ne nous paraissent pas mériter la réputation dont ils jouissent. La vie domestique de lord Byron ne fut pas heureuse, mais l'on n'a jamais connu les motifs qui provoquèrent la rupture de son mariage. Il a laissé une fille, Adda, à laquelle il adressa des vers touchants et pleins de mélancolie. En 1823, la cause des Grecs, si attrayante et si poétique par les souvenirs qu'elle excitait, attira tous les vœux de lord Byron, et, cédant bientôt à cet enthousiasme chevaleresque que ses aïeux lui avaient transmis avec leur sang, il s'embarqua pour la Morée, et servit l'insurrection des Hellènes, de son bras



et de sa fortune. Plus heureux peut-être qu'en aucun moment de sa vie, il combattit à la tête des Souliotes, et faisait ses préparatifs pour défendre Missolonghi, lorsque le 15 février 1824, il ressentit les premières atteintes de la maladie à laquelle il succomba. Il regarda la mort avec courage, et rendit le dernier soupir le 19 avril, entre les bras d'un fidèle serviteur. Le 22, ses restes furent ensevelis dans un caveau où reposait déjà Marco Botzaris. Les Grecs, qu'il était venu défendre, suivirent en masse le cercueil du soldat-poète, sur lequel on avait posé un casque, une épée et une couronne de lauriers.

Byron venait d'atteindre sa trentesième année. Il avait fait, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, des vers dont nous citerons quelques strophes :

« Il est temps que ce cœur cesse de  
» battre, puisqu'il a cessé de faire battre

» d'autres cœurs : cependant, quoique je  
» ne puisse plus être aimé, aimons encore !

» Le feu qui brûle mon sein ressemble  
» à la flamme solitaire d'un volcan, aucune  
» torche ne s'allume à sa lueur — c'est un  
» bûcher funèbre !

» Mais ce n'est pas *ici* que de pareilles  
» pensées devraient agiter mon âme...

» Regarde autour de toi ! voilà l'épée, la  
» bannière, le champ de bataille, la gloire  
» et la Grèce ! Le Spartiate, porté sur son  
» bouclier, n'était pas plus libre.

» Réveille-toi ! (ce n'est pas toi, ô Grèce !  
» tu es éveillée !) mais réveille-toi, mon  
» âme ! pense à quelle noble source remonte  
» le sang qui coule dans mes veines, et frap-  
» pons des coups dignes de notre origine.

» Foulons aux pieds ces passions renais-  
» santes de mon âge viril... La contrée où la  
» mort peut être honorable... la voilà ! Au  
» combat, Byron, et dis adieu à la vie ! »

## MOSAÏQUE.

### LE DHURNA, COUTUME INDIENNE.

Quand un homme est trompé, opprimé ou frustré par son débiteur, et qu'il n'a dans ses mains aucun moyen de faire reconnaître ses droits, il va se mettre à genoux devant la porte de cet homme, prononce à voix basse une formule d'anathème, et, dans cette posture, il se laisse mourir de faim, jusqu'à ce que justice lui soit rendue.

Cette cérémonie se nomme LE DHURNA. Pendant la formule d'anathème, le coupable s'enfuit au fond de sa maison ; là, par toutes sortes d'évocations, par le jeûne, par des ablutions, par des actes de repentir, il tâche d'éloigner de lui la funeste influence du Dhurna, et le plus souvent il reconnaît les droits de son créancier et répare le mal qu'il a fait.

Superstition touchante fondée pour protéger le faible contre le fort.

Quand les gens de qualité font les cochers ou les cuisiniers, sans nécessité, ils méritent de l'estre.

Quand on ne dit que ce qu'il faut, on parle peu et on parle bien.

Les fanfarons sont rarement braves, et les braves sont rarement fanfarons.

La nature fait rarement naître des héros et la fortune ne déclare pas tous ceux qu'elle a fait naître tels.

Le mérite extraordinaire est un crime qui ne se pardonne pas.

CHRISTINE, reine de Suède.



je  
!  
le  
ne  
n  
es  
la  
re  
n  
e!  
n  
te  
p-  
e.  
s-  
la  
u  
o-  
o-  
ls  
n  
et  
s-  
ax  
ne





*Dessiné par L. Levert.*

*Gravé par Danois.*

Journal des Demoiselles.

*15<sup>e</sup> année.*

*N<sup>o</sup> V.*

Ayuntamiento de Madrid